NOM : Prénom : 1 STMG 1

Descriptif des lectures et des activités

Baccalauréat

SEQUENCE 1	*L'Enquête* (2010) de Philippe Claudel : roman à thèse ou roman fantastique ?

Objet d'étude : **le personnage de roman, du XVII^e^ siècle à nos jours** (œuvre intégrale)

Problématique : **quelles visions de l'entreprise Philippe Claudel offre-t-il à travers *L'Enquête* ?**

Perspective d'étude : **étude de l'histoire littéraire et culturelle ; étude des genres et registres**

TEXTES ETUDIES EN LECTURE ANALYTIQUE

1. **L'incipit**, jusqu'à "... et la caisse automatique refuserait de la facturer" (chapitre I), pages 11-13
2. **L'entretien avec le responsable**, de "Il rouvrit les yeux..." jusqu'à "... Vous êtes réellement l'Enquêteur ?" (chapitre XVIII), pages 105-107
3. **La révolte du garde**, de "Le Garde but une rasade à même sa bouteille" jusqu'à "... conflit dans lequel il avait été jeté" (chapitre XXIII), pages 142-144
4. **L'Ombre**, de « Fort heureusement, reprit l'Ombre » jusqu'à la fin (chapitre XXXXI), pages 272-274

ACTIVITES

- **autres œuvres et/ou textes étudiés :**

  Groupement de textes : l'homme au travail : Emile Zola, *Au bonheur des dames* (1883) ; Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932) ; Thierry Beintingel, *Retour aux mots sauvages* (2010).
  Interview de l'auteur : "Philippe Claudel : Rêver sur un banc pourrait devenir suspect", article de Marianne Payot et Emmanuel Hecht paru dans *L'Express* le 14 septembre 2010.
  Lecture cursive : *Au Bonheur des dames* (1883) d'Emile Zola ; *Le Meilleur des mondes* (1932) d'Aldous Huxley ; *La Centrale* (2010) d'Elisabeth Filhol

- **lectures d'images : le monde du travail au cinéma :** visionnage et analyse d'extraits de films : *Métropolis* (1927) de Fritz Lang, *Les Temps modernes* (1936) de Charlie Chaplin, *Playtime* (1967) de Tati) et *Le Meilleur des mondes* (1998) de Leslie Libman

- **autres activités :**

  Philippe Claudel : biographie et bibliographie
  Le roman dans son contexte : le roman d'entreprise en 2010, la vague de suicides dans certaines entreprises
  La structure de l'oeuvre
  Les personnages dans le roman
  Le sens du roman

Activités conduites en autonomie par l'élève :

- **Zola au travail :** les élèves ont navigué librement sur le site de la bibliothèque nationale de France (*BNF*), consacré à l'écrivain : comment travaille l'écrivain naturaliste entre observation précise de la société à travers des enquêtes sur un niveau social, un cadre de vie, le langage et la traduction de ses observations dans une œuvre de fiction ?
- **Sujet de dissertation :** Dans *Deux définitions du roman* (1866), Emile ZOLA déclarait : « le premier homme qui passe est un héros suffisant ». Discutez cette affirmation en prenant appui sur les textes du corpus et sur les œuvres que vous connaissez.

SEQUENCE 2	*L'Ecole des femmes* (1663) de Molière

Objet d'étude : **théâtre, texte et représentation**

Problématiques : **Comment la comédie et le comique nourrissent-ils le débat sur l'éducation des femmes ?**

Perspective d'étude : **étude de l'histoire littéraire et culturelle ; étude des genres et registres**

TEXTES ETUDIES EN LECTURE ANALYTIQUE

5. La scène d'exposition : Acte I, scène I, vers 123 à 148
6. L'interrogatoire d'Agnès : Acte II, scène V, v. 558 à 587
7. Une scène de quiproquo : Acte III, scène IV, v. 892 à 939
8. Le ridicule d'Arnolphe : Acte IV, scène IV, vers 1566 à 1611

ACTIVITES

- **autres œuvres et/ou textes étudiés :**

  Groupement de textes 1 : le monologue au théâtre : Molière, *George Dandin*, 1668 ; Pierre Augustin Caron de Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, 1784 ; Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, 1834 ; Jean Tardieu, *La Comédie du langage*, 1987.
  Groupement de textes 2 : L'image de la femme dans la littérature du XVIIème au XIXème siècles : LA FONTAINE, *Fables* (1668-1693), livre VIII, fable 6, "Les Femmes et le Secret" ; MOLIERE, *Les Femmes savantes* (1672), I, 1 ; MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, lettres 161 (1721) ; HUGO, Les Misérables, première partie «Fantine» 1862.
  Lecture cursive : *La Critique de l'Ecole des femmes* (1663) de Molière

- **lectures d'images :**

  Le frontispice de *L'École des femmes* sur le site www.toutmoliere.net/frontispices-des-pieces
  L'esthétique classique en peinture et dans l'art des jardins : Nicolas Poussin, *L'inspiration du poète* (1629 ou 1630) ; Pierre Patel (1604, 1676), *Vue du château et des jardins de Versailles prise de l'avenue de Paris en 1668* (1668).
  Trois mises en scène de *L'École des femmes* : celles d'Éric Vigner (1999), de Didier Bezace (2001) et de Jacques Lassalle (2011).

- **autres activités :**

  Molière : biographie et bibliographie
  Du texte à la représentation
  Les personnages
  La structure de la pièce
  Le classicisme de *L'École des femmes* : vue d'ensemble

Activité conduite en autonomie par l'élève :

Les élèves ont visionné les duos entre Arnolphe et Agnès (acte I, scène 3 ; acte II, scène 5 ; acte III, scène 2 ; acte V, scène 4) et comparé ces quatre scènes, afin de faire apparaître l'évolution du personnage d'Agnès et de sa relation avec Arnolphe.

SEQUENCE 3	*Le Parti pris des choses* (1942) de Francis Ponge : poèmes en prose ou fables humoristiques

Objet d'étude : **écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours**

Problématiques : **en quoi la poésie de Francis Ponge bouleverse-t-elle les normes poétiques ? Comment le poète s'approprie les mots pour inventer un nouveau langage ?**

Perspective d'étude : **étude de l'intertextualité et de la singularité des textes ; étude de l'histoire littéraire et culturelle**

TEXTES ETUDIES EN LECTURE ANALYTIQUE

1. Francis Ponge, ***Le Parti pris des choses,*** « La pluie »
2. Francis Ponge, ***Le Parti pris des choses,*** « Le cageot »
3. Francis Ponge, ***Le Parti pris des choses,*** « Le pain »
4. Francis Ponge, ***Le Parti pris des choses,*** « le galet », lignes 147 à 193

ACTIVITES

– **autres œuvres et/ou textes étudiés :**

- **Groupement de textes 1 : Qu'est-ce qu'un poème ?** Rémy Belleau, *Petites inventions* (1556) « L'huître » ; Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* (1873) Article « huître » (extrait) ; Littré, *Dictionnaire de la langue française* (1863-1877) Article « huître » (extraits)
- **Groupement de textes 2 : l'automne en poésie :** Lamartine « L'Automne », *Méditations poétiques* (XXIII ; 1820) ; « La fin de l'automne », *Le Parti pris des choses* (1942) de Francis Ponge

– **lectures d'images :**

- René Magritte, *La Trahison des images*, 1928-29, huile sur toile, Los Angeles county Museum of Art, Los Angeles.
- René Magritte, *La Clé des songes,* 1930, huile sur toile, coll. particulière, Paris.

– **autres activités :**

- Francis Ponge : une figure de la poésie au XXe siècle
- La structure du recueil
- L'oeuvre dans son contexte : l'entre-deux-guerres
- Les grands thèmes de l'oeuvre : le règne de la nature, les hommes et les choses, la parole

---

Activités conduites en autonomie par l'élève :

Visionnage du film de Jean-Daniel Pollet, *Dieu sait quoi* (1994).

SEQUENCE 4	*La Controverse de Valladolid*(1993) de Jean-Claude Carrière, regards européens sur l'altérité

Objet d'étude : **la question de l'homme dans les genres de l'argumentation du moyen-âge à nos jours**

Problématiques : **en quoi le roman *La Controverse de Valladolid* (1993) de Jean-Claude Carrière est-il un argumentatif ? Quels sont les enjeux du livre ? Quel sens doit-on donner à cette controverse aux XXème et XXIème siècles ?**

Perspective d'étude : **étude de l'argumentation et des effets sur le destinataire**

TEXTES ETUDIES EN LECTURE ANALYTIQUE

Le récit des massacres, au chapitre 3 : de « Oui, tout ce que j'ai vu... » à « … à coup d'épée » (pages 53-56)

La position de Las Casas, au chapitre 4 : de « Le Cardinal Roncieri... » à « … avec espoir et crainte » (pages 61-63)

Le réquisitoire de Sépulvéda, au chapitre 7 : de « Nous sommes ici... » à « … dit doucement le prélat » (pages 100-101)

La décision du légat, au chapitre 15 : de « Si rien ne peut être enlevé à ce que je viens de dire... » à « L'appétit de l'argent peut conduire à tous les abus » (pages 247-250).

ACTIVITES

- **autres œuvres et/ou textes étudiés :**

  Groupement de textes : la dénonciation de l'esclavage : Jean-Baptiste Colbert, *Code Noir, édit du roi sur les esclaves des îles de l'Amérique* (1685) (extraits) ; Montesquieu, *De l'Esprit des Lois* (1748), « De l'esclavage des nègres » ; Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, chapitre XIX (« Le Nègre de Surinam »)
  Lectures cursives : la préface de l'auteur ; le dénouement dans la version romanesque (1993) et dans la version théâtrale (2003) de *La Controverse de Valladolid*.

- **lectures d'images :**

  Une planche controversée de *Tintin au Congo* (1930-1931) d'Hergé.
  Paul Gauguin, *Te Arii Vahine (La femme aux mangues)*, 1896 *; La Sœur de Charité*, 1902.

- **autres activités :**

  Jean-Claude Carrière : biographie et bibliographie
  Le contexte historique : la conquête du Mexique, de Christophe Colomb à Hernan Cortéz ; les origines de la controverse
  Les personnages
  L'art d'argumenter : les stratégies argumentatives de Las Casas et de Sépulvéda
  Le mythe du bon sauvage

Activités conduites en autonomie par l'élève :

Etude comparée du téléfilm de Jean-Daniel Verhaeghe (1992) et du roman de Jean-Claude Carrière.
Débat en classe à partir d'une navigation libre sur le site du musée du quai Branly (« Des images pour penser l'Autre, du mythe du bon sauvage à l'Exposition coloniale de 1931 » : modules.quaibranly.fr/e-malette/) : la colonisation a-t-elle eu des aspects positifs ou négatifs ?

Lecture analytique n° 1 : l'incipit

Lorsque l'Enquêteur sortit de la gare, il fut accueilli par une pluie fine mêlée de neige fondue. C'était un homme de petite taille, un peu rond, aux cheveux rares. Tout chez lui était banal, du vêtement à l'expression, et si quelqu'un avait eu à le décrire, dans le cadre d'un roman par exemple, d'une procédure criminelle ou d'un témoignage judiciaire, il aurait eu sans doute beaucoup de peine à préciser son portrait. C'était en quelque sorte un être de l'évanouissement, sitôt vu, sitôt oublié. Sa personne était aussi inconsistante que le brouillard, les songes ou le souffle expiré par une bouche et, en cela, il était semblable à des milliards d'êtres humains.

La place de la gare était à l'image d'innombrables places de gares, avec son lot d'immeubles impersonnels serrés les uns contre les autres. Sur toute la hauteur de l'un d'eux, un panneau publicitaire affichait la photographie démesurément agrandie d'un vieillard qui fixait celui qui le regardait d'un oeil amusé et mélancolique. On ne pouvait lire le slogan qui accompagnait la photographie – peut-être même d'ailleurs n'y en avait-il aucun ? – car le haut du panneau se perdait dans les nuages.

Le ciel s'effritait et tombait en une poussière mouillée qui fondait sur les épaules puis entrait dans tout le corps sans qu'on l'y invite. Il ne faisait pas vraiment froid, mais l'humidité agissait comme une pieuvre dont les minces tentacules parvenaient à trouver leur chemin dans les plus infimes espaces laissés libres entre la peau et le vêtement.

Pendant un quart d'heure, l'Enquêteur resta immobile, bien droit, sa valise posée à côté de lui tandis que les gouttes de pluie et les flocons de neige continuaient de mourir sur son crâne et son imperméable. Il ne bougea pas. Pas du tout. Et durant ce long moment, il ne pensa à rien.

Aucune voiture n'était passée. Aucun piéton. On l'avait oublié. Ce n'était pas la première fois. Il finit par relever le col de son imperméable, serra la poignée de sa valise et se décida, avant que d'être totalement trempé, à traverser la place pour entrer dans un bar dont les lumières étaient déjà allumées alors qu'une pendule fichée sur un réverbère, à quelques mètres de lui, ne marquait pas encore tout à fait 4 heures.

La salle était curieusement déserte et le garçon, qui somnolait derrière le comptoir en suivant distraitement les résultats de courses de chevaux sur un écran de télévision, lui jeta un regard peu aimable, puis, tandis que l'Enquêteur avait déjà eu le temps d'enlever son imperméable, de s'asseoir et d'attendre un peu, lui demanda d'une voix morne :

« Pour vous ce sera ? »

L'Enquêteur n'avait pas très soif, ni très faim. Il avait simplement besoin de s'asseoir quelque part avant de se rendre là où il devait aller. S'asseoir et faire le point. Préparer ce qu'il allait dire. Entrer en quelque sorte peu à peu dans son personnage d'Enquêteur.

« Un grog » finit-il par lancer.

Mais le Garçon lui répondit aussitôt :

« Je suis désolé, mais ce n'est pas possible.

- Vous ne savez pas faire un grog ? » s'étonna l'Enquêteur.

Le garçon haussa les épaules.

« Bien sûr que si, mais cette boisson n'est pas répertoriée dans notre listing informatique, et la caisse automatique refuserait de la facturer. »

Philippe Claudel, *L'Enquête* (2010), chapitre 1, pages 11-13.

Lecture analytique n° 2 : l'entretien avec le responsable

Il rouvrit les yeux et découvrit la pièce dans laquelle il venait d'entrer. Immédiatement, il songea au bureau d'un producteur de cinéma. Il n'en avait jamais vu de sa vie, mais il s'en faisait une idée tout à la fois précise et totalement imaginaire : essences précieuses, étagère supportant des récompenses et des trophées, bar à roulettes, cave à cigares, une immense photographie au mur représentant le portrait d'un vieil homme qui lui parut être celui du porte-clés, tapis profond, fauteuil en cuir, bureau au large plateau de palissandre accueillant un coupe-papier, un stylo de luxe, un sous-main, un porte-lettres, un gros encrier, un pot à crayons.

"A la bonne heure, vous me voyez maintenant ?"

L'Enquêteur fit signe que oui, mais en fait il n'apercevait pas grand-chose, tout juste une forme épaisse à demi assise sur le côté gauche du bureau.

"Mais nom d'une pipe, ôtez-moi ce casque, je vous en prie ! Qui vous a affublé d'un casque pareil ?

—On m'a dit que c'était obligatoire.

—Obligatoire ! Qui "on" ? Il n'y a pas de "on" ici. Je veux un nom. Qui ? Et cette blouse ? J'admire votre docilité !

—Je préférerais la garder, si cela ne vous dérange pas, enchaîna l'Enquêteur qui ne voulait pas dénoncer le Guide à propos du casque, et qui se souvenait de l'état déplorable des vêtements qu'il portait en dessous de la blouse.

—Comme vous voudrez ! Approchez, installez-vous."

L'Enquêteur enleva le casque et s'avança vers le bureau. La forme se précisa tout en se levant. C'était un homme de taille inférieure à la moyenne, à la calvitie marquée, et dont les traits un peu ronds étaient à peine éclairés par une lumière qui tombait du plafond, comme une pluie de grains dorés.

"Asseyez-vous, asseyez-vous..."

L'homme lui désignait un des deux fauteuils. L'Enquêteur s'assit. Il eut l'impression d'avoir diminué tant il se sentit totalement perdu dans le fauteuil qui était d'une taille inhabituelle. Il rabattit les pans de la blouse sur ses jambes afin de cacher son pantalon et posa le casque sur ses genoux.

"Avant toute chose, reprit l'homme qui devait être le responsable dont lui avait parlé le Guide, ce que je souhaite, c'est vous mettre parfaitement à l'aise, que vous vous sentiez comme chez vous. Exactement comme chez vous. Tout va bien ?

—Tout va bien.

—Vous me disiez à l'instant être aveuglé ?

—C'était à cause de votre lumière, je ne voyais rien. C'était une image."

Le responsable frappa dans ses mains et se leva.

"Attention, vous me parlez d'images, je ne veux pas d'images, je veux des faits, et de la clairvoyance, je compte beaucoup sur vous, et quand je dis je, je veux dire nous. Vous me comprenez ?

—Bien sûr, répondit l'Enquêteur qui ne comprenait pas grand-chose et qui avait l'impression d'être peu à peu digéré par le fauteuil.

—A la bonne heure ! Vous allez bien ? Vous me semblez très pâle..."

L'Enquêteur hésita puis, comme il était de plus en plus faible, il força sa nature et se jeta à l'eau.

"Pour tout vous dire, je n'ai rien avalé depuis longtemps, et s'il était possible de manger quelque chose...

—Possible !? Mais vous plaisantez ! Evidemment que c'est possible ! Dois-je vous rappeler qui vous êtes ? N'êtes-vous pas..." Le Responsable hésita, fouilla dans ses poches, en sortit un paquet de fiches qu'il consulta rapidement. "N'êtes-vous pas... voyons donc... vous êtes... vous êtes... ah bon sang, où donc ai-je mis votre fiche !

—Je suis l'Enquêteur.

—Voilà. Merci. C'est cela, vous êtes l'Enquêteur ! Vous êtes réellement l'Enquêteur ?

Philippe Claudel, *L'Enquête* (2010), chapitre 18, pages 105-107.

Lecture analytique n° 3 : la révolte du garde

Le Garde but une rasade à même sa bouteille.

"Sans vous vexer, poursuivit-il, regardez-vous vous voyez dans quel état ils vous ont mis ? Et tout ça pour engranger toujours plus de profit ? Si j'avais un conseil à vous donner, avec la position qui est la vôtre, vous pourriez semer une pagaille folle : plutôt que de passer le balai dans leurs bureaux, vous pourriez saboter tous les ordinateurs, oh, pas à coups de masse, discrètement bien sûr, un peu d'eau renversée sur un clavier, une tasse de café dans la grille d'aération d'un disque dur, un tube de colle dans une imprimante, le contenu de votre aspirateur dans le système de climatisation, et même un bon vieux court-circuit par-ci par-là, les classiques fonctionnent toujours, c'est pour cela que ce sont des classiques. Et le tour est joué ! L'Entreprise est un colosse aux pieds d'argile. Notre monde est un colosse aux pieds d'argile. Le problème, c'est que peu d'êtres tels que vous, je veux dire les petits, les exploités, les affamés, les faibles, les serfs contemporains, s'en rendent compte. Il n'est plus temps de descendre dans les rues et de couper la tête aux rois. Il n'y a plus de rois depuis longtemps. Les monarques aujourd'hui n'ont plus ni tête ni visage. Ce sont des mécanismes financiers complexes, des algorithmes, des projections, des spéculations sur les risques et les pertes, des équations au cinquième degré. Leurs trônes sont immatériels, ce sont des écrans, des fibres optiques, des circuits imprimés, et leurs sangs bleus, les informations cryptées qui y circulent à des vitesses supérieures à celle de la lumière. Leurs châteaux sont devenus des banques de données. Si vous brisez un ordinateur de l'Entreprise, un parmi des milliers, vous coupez un doigt au monarque. Vous avez compris ?"

Le Garde avala une rasade de vin et se gargarisa avec le liquide. L'Enquêteur l'avait écouté, la bouche grande ouverte. Il avait l'air d'un parfait idiot. La neige donnait à ses frêles épaules un dessin plus marqué, rectangulaire. Il devenait grâce à elle une sorte de gradé de la nuit, un sous-officier stupéfait d'une armée en déroute qui n'avait même plus conscience des enjeux du conflit dans lequel il avait été jeté.

Philippe Claudel, *L'Enquête* (2010), chapitre 23, pages 141-144.

Lecture analytique n° 4 : l'Ombre

« Fort heureusement, reprit l'Ombre, ces pauvres créatures ne durent jamais très longtemps. Au tout début, elles hurlent comme des cochons qu'on égorgerait, et puis très vite elles faiblissent, et finissent par se taire. A tout jamais. Le grand silence. Pourquoi vouloir s'en prendre à moi ? Drôle d'idée ! Qu'y puis-je ? Comme si j'y étais pour quelque chose ! Chacun son destin. Vous croyez que c'est facile de balayer ici ? On a ce qu'on mérite. Il n'y a pas d'innocents. Vous ne croyez pas ?

- Je ne sais pas… Je ne sais plus… articula l'Enquêteur. Où sommes-nous ? En Enfer ?

L'Ombre faillit s'étrangler et partit d'un grand rire qui se termina par une atroce quinte de toux. Il se racla la gorge, cracha au loin à trois reprises.

« En Enfer ! Comme vous y allez ! Vous aimez les explications simplistes, n'est-ce pas ? Je ne pense pas que cela fonctionne encore aujourd'hui. Le monde est trop complexe. Les vieilles ficelles sont usées. Et puis les hommes ne sont plus des enfants auxquels on peut encore raconter des sornettes. Non, vous êtes tout bonnement ici dans ne sorte de zone de transit de l'Entreprise, qui s'est transformée au fil du temps en une grande décharge à ciel ouvert. On entasse ici ce qu'on ne peut mettre ailleurs, ce qui est hors d'usage, des choses, des objets, des pourritures, dont on ne sait que faire. Je pourrais vous montrer des collines entières couvertes de prothèses, de jambes de bois, de pansements sales, de déchets pharmaceutiques, des vallées encombrées de cadavres de téléphones cellulaires, d'ordinateurs, de circuits imprimés, de silicium, des lacs chargés jusqu'à la rive de fréon, de boues toxiques et d'acides, des failles géologiques rebouchées à grandes pelletées de matières radio-actives, de sables bitumeux, sans compter des fleuves charriant des millions d'hectolitres d'huile de vidange, de fumier chimique, de dissolvants, de pesticides, des forêts dont les arbres sont des faisceaux de ferrailles assemblées et rouillées, des structures métalliques ornées de béton armé, de plastique fondu et amalgamé à des milliers de tonnes de seringues usagées qui finissent par ressembler à des ramures défoliées, et j'en oublie. Que voulez-vous que je fasse, je ne peux pas tout nettoyer à leur place, je n'ai que cela ! »

L'Ombre ponctua ses mots en agitant son balai.

« Ici, ce n'est rien encore, poursuivit-il. C'est un nouveau terrain. Un paysage en devenir qui attend les artistes qui pourront un jour ou l'autre le célébrer et les promeneurs qui, tôt ou tard, viendront le dimanche en famille pour y pique-niquer. On commence seulement. Je n'ai vu arriver que des containers pour l'instant, des préfabriqués construits à la hâte en fonction des besoins. L'Entreprise se développe si vite. On se demande qui la dirige car je ne parviens pas à comprendre sa stratégie. Elle a besoin de nouveaux locaux, mais elle s'en débarrasse tout aussi vite car elle est dans le même temps en perpétuelle restructuration, et il y a parfois des erreurs regrettables dont certains sont victimes. Les cadences imposées sont telles que les Transporteurs chargent les containers alors même que des hommes y travaillent encore. Pas de chance pour eux, mais ils n'avaient qu'à en sortir à temps. La distraction ou le zèle se paient cher aujourd'hui. Les heures supplémentaires creusent les tombes de ceux qui les accumulent. L'époque des utopistes est révolue. On pourra toujours acheter quelques rêves, plus tard, à crédit, chez des antiquaires, dans des collections ou des brocantes de village, mais dans quel but ? Les montrer aux enfants ? Y aura-t-il encore des enfants ? Avez-vous des enfants ? Vous êtes-vous reproduit ? L'homme est de nos jours une quantité négligeable, une espèce secondaire douée pour le désastre. Il n'est plus désormais qu'un risque à courir. »

Philippe Claudel, *L'Enquête* (2010), chapitre 41, pages 272-274.

Groupement de textes : l'homme au travail

Texte 1 : Emile Zola, *Au Bonheur des Dames*, extrait du chapitre 9 (1883)

Mouret avait l'unique passion de vaincre la femme. Il la voulait reine dans sa maison, il lui avait bâti ce temple, pour l'y tenir à sa merci. C'était toute sa tactique, la griser d'attentions galantes et trafiquer de ses désirs, exploiter sa fièvre. Aussi, nuit et jour, se creusait-il la tête, à la recherche de trouvailles nouvelles. Déjà, voulant éviter la fatigue des étages aux dames délicates, il avait fait installer deux ascenseurs, capitonnés de velours. Puis, il venait d'ouvrir un buffet, où l'on donnait gratuitement des sirops et des biscuits, et un salon de lecture, une galerie monumentale, décorée avec un luxe trop riche, dans laquelle il risquait même des expositions de tableaux. Mais son idée la plus profonde était, chez la femme sans coquetterie, de conquérir la mère par l'enfant ; il ne perdait aucune force, spéculait sur tous les sentiments, créait des rayons pour petits garçons et fillettes, arrêtait les mamans au passage, en offrant aux bébés des images et des ballons. Un trait de génie que cette prime des ballons, distribuée à chaque acheteuse, des ballons rouges, à la fine peau de caoutchouc, portant en grosses lettres le nom du magasin, et qui, tenus au bout d'un fil, voyageant en l'air, promenaient par les rues une réclame vivante !

La grande puissance était surtout la publicité. Mouret en arrivait à dépenser par an trois cent mille francs de catalogues, d'annonces et d'affiches. Pour sa mise en vente des nouveautés d'été, il avait lancé deux cent mille catalogues, dont cinquante mille à l'étranger, traduits dans toutes les langues.

Maintenant, il les faisait illustrer de gravures, il les accompagnait même d'échantillons, collés sur les feuilles. C'était un débordement d'étalages, le Bonheur des Dames sautait aux yeux du monde entier, envahissait les murailles, les journaux, jusqu'aux rideaux des théâtres. Il professait que la femme est sans force contre la réclame, qu'elle finit fatalement par aller au bruit. Du reste, il lui tendait des pièges plus savants, il l'analysait en grand moraliste. Ainsi, il avait découvert qu'elle ne résistait pas au bon marché, qu'elle achetait sans besoin, quand elle croyait conclure une affaire avantageuse ; et, sur cette observation, il basait son système des diminutions de prix, il baissait progressivement les articles non vendus, préférant les vendre à perte, fidèle au principe du renouvellement rapide des marchandises. Puis, il avait pénétré plus avant encore dans le coeur de la femme, il venait d'imaginer .es rendus., un chef d'oeuvre de séduction jésuitique. Prenez toujours, madame : vous nous rendrez l'article, s'il cesse de vous plaire.. Et la femme, qui résistait, trouvait-là une dernière excuse, la possibilité de revenir sur une folie : elle prenait, la conscience en règle. Maintenant, les rendus et la baisse des prix entraient dans le fonctionnement classique du nouveau commerce.

Texte 2 : Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932)

Réformé pour troubles nerveux après avoir été blessé durant la guerre 14-18, Bardamu, âgé d'une vingtaine d'années, part pour l'Amérique. Il réussit à se faire engager à Détroit, dans les usines Ford.

Nous fûmes répartis en files traînardes, par groupes hésitants en renfort vers ces endroits d'où nous arrivaient les fracas énormes de la mécanique. Tout tremblait dans l'immense édifice et soi-même des pieds aux oreilles possédé par le tremblement, il en venait des vitres et du plancher et de la ferraille, des secousses, vibré du haut en bas. On en devenait machine aussi soi-même à force et de toute sa viande encore tremblotante dans ce bruit de rage énorme qui vous prenait le dedans et le tour de la tête et plus bas vous agitant les tripes et remontait aux yeux par petits coups précipités, infinis, inlassables. A mesure qu'on avançait on les perdait les compagnons. On leur faisait un petit sourire à ceux-là en les quittant comme si tout ce qui se passait était bien gentil. On ne pouvait plus ni se parler ni s'entendre. Il en restait à chaque fois trois ou quatre autour d'une machine.

On résiste tout de même, on a du mal à se dégoûter de sa substance, on voudrait bien arrêter tout ça pour qu'on y réfléchisse, et entendre en soi son cœur battre facilement, mais ça ne se peut plus. Ça ne peut plus finir. Elle est en catastrophe cette infinie boîte aux aciers et nous on

tourne dedans et avec les machines et avec la terre. Tous ensemble !

Les ouvriers penchés soucieux de faire tout le plaisir possible aux machines vous écoeurent, à leur passer les boulons calibrés et des boulons encore, au lieu d'en finir une fois pour toutes, avec cette odeur d'huile, cette buée qui brûle les tympans et le dedans des oreilles par la gorge. C'est pas la honte qui leur fait baisser la tête. On cède au bruit comme on cède à la guerre . On se laisse aller aux machines avec les trois idées qui restent à vaciller tout en haut derrière le front de la tête. C'est fini. Partout ce qu'on regarde, tout ce que la main touche, c'est dur à présent. Et tout ce dont on arrive à se souvenir encore un peu est raidi comme du fer et n'a plus de goût dans la pensée. On est devenu salement vieux d'un seul coup.

Il faut abolir la vie du dehors, en faire aussi d'elle de l'acier, quelque chose d'utile. On l'aimait pas assez telle qu'elle était, c'est pour ça. Faut en faire un objet donc, du solide, c'est la règle.

J'essayai de lui parler au contremaître à l'oreille, il a grogné comme un cochon en réponse et par les gestes seulement il m'a montré, bien patient, la très simple manœuvre que je devais accomplir désormais pour toujours. Mes minutes, mes heures, mon reste de temps comme ceux d'ici s'en iraient à passer des petites chevilles à l'aveugle d'à côté qui les calibrait, lui, depuis des années, les chevilles, les mêmes.

Texte 3 : Thierry Beintingel : *Retour aux mots sauvages,* chapitre 20, (2010)

Le protagoniste, ancien électricien dans une entreprise de Télécommunication a perdu son emploi et se retrouve téléconseiller sur les plateformes téléphoniques de la même société. Son nom d'opérateur est Eric . Un message préenregistré décline son identité aux clients qui téléphonent, à qui il répond ensuite par des phrases toutes faites, dictées par l'ordinateur. Il vit très mal cette situation et un jour retourne aux « mots sauvages ».

Il y a eu ce type un jour, celui à qui il avait tenté de vendre un contrat Optimum confort, mais vendre n'est pas son fort et le gars voulait juste qu'on lui rétablisse la formule de base sans laquelle son téléphone devenait inopérant, il avait payé, en était sûr, mais on avait égaré son versement, certains ont de ces histoires. Il avait noté le numéro sur le carnet (encre bleue du stylo à quatre couleurs = client à rappeler) et maintenant, à la pause, seul dans la cafétéria avec le café posé sur la table de Formica, il a ce type sur son téléphone portable, sa voix étrange comme essoufflée, une sorte de rebond métallique après chaque expression, un étrange couinement entre les mots d'une phrase hachée : Très heureux… que vous me rappeliez… très important pour moi… Il raccroche, mal à l'aise malgré les compliments du client à l'autre bout, mais quelques jours plus tard, de nouveau sur son écran à la page d'accueil en couplage téléphonie-informatique, il reconnaît les coordonnées du client en même temps que sa voix de robot asthmatique : Bonjour… je suis client chez vous… et mon téléphone est toujours coupé. Il aurait fallu répondre les phrases prédigérées que le logiciel élabore : Nous allons regarder ça ensemble, vous êtes bien monsieur / madame / mademoiselle X ? Vous habitez bien numéro / nom de rue / ville ? Au lieu de quoi, il apostrophe le client, lui dit qu'il l'a reconnu, qu'il connaît bien son problème, qu'il ne comprend pas ce qui a pu se passer mais que c'est une chance de tomber sur lui, l'opérateur Eric, dans l'affectation aléatoire des appels vers deux cents téléconseillers au moins. Il répète : Une chance sur deux cents, peut-être plus, une chance sur cinq cents comme à la loterie. Et l'autre de sa voix d'outre-tombe qui répond : oh moi… vous savez… la chance… Inconscient d'une telle veine, le type, pas obligé de réexpliquer tout. Et Eric, votre opérateur, pour la première fois qu'il a envie de se nommer ainsi et que le foutu prénom choisi par hasard serve au moins une fois, Eric, donc, qui vérifie, qui dit, qui parle, qui discute, persuade, vole d'écran en écran dans une logorrhée incroyable (Maryse le regarde, éberluée) et qui conclut, dépité, que non le paiement n'est toujours pas arrivé. Et l'autre qui insiste : Mais je vous dis… que c'est sûr… Je peux vous donner… le numéro du

chèque, et l'Eric tout neuf, enfin fier de son prénom –va savoir pourquoi− qui apostrophe maintenant Maryse, retirant son casque : Dis-moi, comment forcer une transaction, mon client a payé mais son paiement n'apparaît pas et bloque le rétablissement de son téléphone, puis reprenant son micro, affirmant à son étrange client à voix de casserole : Ne quittez pas, je me renseigne. Et Maryse, fronçant les sourcils : Mais tu crois vraiment que… ? Et lui, de plus en plus affirmatif, enfiévré, électrisé, galvanisé par son prénom d'opérateur à goût de fer, Eric, preux chevalier des ondes, Eric, sauveur du client en détresse. Eric, qui sait trouver les mots qui persuadent. Et Maryse qui indique comment faire. Et, de suite, Eric qui effectue la manœuvre logicielle. Et qui reprend le client, explique que tout est arrangé. Et la soufflerie d'acier à l'autre bout, confondue en paroles souffreteuses, en mots étiolés, en mercis épuisés. Ah, être Eric dans la signification germanique de ce prénom de maître, de chef, de puissant, porté par plus de trente trois norvégiens, danois et suédois, un dieu presque… Maryse le regarde après son appel, qui triture son stylo à quatre couleurs, les yeux perdus dans le vague, un bref instant, quelques secondes à peine, et déjà la voix préenregistrée d'un Eric de pacotille s'achemine à son insu : X (*nom de l'entreprise*), bonjour, Eric, que puis-je pour votre service ?

Interview de l'auteur

Philippe Claudel : "Rêver sur un banc pourrait devenir suspect"

A l'occasion de la sortie en librairie le 15 septembre prochain de son dernier roman, l'Enquête (chez Stock), Philippe Claudel s'est livré au grand entretien de l'Express.

Votre roman prend la forme du conte, voire du roman d'anticipation. Un genre nouveau pour vous ?

Pas vraiment, non. Chacun de mes livres est la suite et l'addition logique de tous ceux qui l'ont précédé. *Les Ames grises* n'avaient que l'apparence d'un roman réaliste, cela se passait en 14-18 mais on ne savait pas exactement où, ni quand, il y avait déjà des figures, le Juge, le Procureur. Avec *La Petite Fille de Monsieur Linh*, je vais clairement vers le conte, là où les lieux et les temps sont indéterminés ; puis, dans *Le Rapport de Brodeck*, l'on retrouve le même effacement et des figures, l'Autre, l'Anderer. Enfin, on a *L'Enquête*. Un inspecteur est envoyé dans une ville pour enquêter sur une vague de suicides. Mais le récit réaliste ne dure finalement que quelques pages. Très vite, on bascule dans le fantastique, la fable, pour terminer sur de l'anticipation et un récit métaphysique. (...)

Vos livres naissent, dites-vous, d'une image floue. Quelle est celle qui a donné lieu à *L'Enquête* ?

Il n'y a pas eu une image, mais une accumulation. Depuis trois ans, j'emmagasine des lectures sur des gens qui se suicident, notamment après s'être regroupés sur Internet. Les faits divers se sont multipliés, ensuite il y a eu ces entreprises qui ont connu des vagues de suicides, cela a été l'élément déclencheur.

Déclencheur de quoi ?

D'un malaise global. J'ai l'impression d'avoir perdu le mode d'emploi, d'être devant une sorte de machine dont je n'ai plus la notice. Cela peut être d'ordre très pratique, comme lorsque j'essaie de m'y retrouver dans les méandres d'opérateurs téléphoniques ou de serveurs Internet auxquels je demande de modifier mon abonnement ; ou lorsque je tente de me faire livrer un paquet qui n'arrive jamais. J'ai le sentiment de parler à des standards électroniques, des voix de synthèse, d'être sur un quai de gare et d'avoir la même femme partout en France, avec sa voix posée qui n'est jamais capable d'humaniser la situation. Je n'arrive plus à savoir vers qui je dois me tourner pour avoir une réponse, un regard. Je ressens cette même absence d'interlocuteur dans le domaine politique ou métaphysique. J'ai le sentiment, en exagérant un peu, d'être un homme perdu, de me retrouver, comme mon enquêteur, dans un endroit clos et de taper contre des murs sans que personne m'entende.

Les technologies vous effraient tant que cela ?

Elles commencent à nous dépasser complètement. Il y a une bascule très nette dans l'asservissement. Hugo, au xixe siècle, pointait déjà du doigt la machine qui allait anéantir l'homme. Aujourd'hui, nous ne sommes plus dans un broyage mécanique et physique, mais dans une espèce de manipulation virtuelle. La complexité de nos technologies et systèmes financiers, de nos entreprises sans visage et conseils d'administration mystérieux, du système législatif aussi, fait que plus personne ne peut comprendre l'assemblage global. Notre hyperspécialisation me fait tourner la tête.

Votre enquêteur, qui se sent observé en permanence, n'est-il pas un rien paranoïaque ?

Non, il se sent vraiment sous constante surveillance. Ce n'est pas être paranoïaque que de penser

que, quel que soit l'endroit où l'on se trouve dans une ville, on est sous le regard de certains projecteurs. A Strasbourg, où j'ai tourné durant cinq semaines, il y a sur la voie publique des caméras capables de zoomer sur l'étiquette du vêtement que vous portez ou sur la note que vous griffonnez dans un carnet. Et le téléphone portable, le GPS ne permettent-ils pas de retracer tous vos faits et gestes ? Nos vies privées ne le sont plus tant que cela, ce qui peut, à terme, créer des pathologies de comportement. On aura de moins en moins le sentiment d'être dans un moment préservé. Rêver sur un banc pourrait devenir, si l'on fait un peu de politique-fiction, une activité suspecte. L'homme ne nous déçoit jamais dans le pire. Pardon pour cet exemple bateau, mais qui aurait pu croire que l'Allemagne de Goethe et de Wagner puisse basculer dans l'un des régimes les plus effroyables qui aient existé ?

Cette évocation de l'Allemagne n'est-elle pas osée ?

Le but de l'art n'est pas de donner une peinture du monde tel qu'il est, mais avant tout de voir derrière les choses. Dans *Quai des brumes*, un peintre dit : "Quand je vois un nageur, je peins le noyé qui est derrière." C'est une question de mise au point photographique. L'écrivain, le cinéaste, essaie de changer de focale, de vitesse, non pour effrayer, mais pour qu'on s'interroge. Il faut que cela gratte.

L'entreprise tentaculaire que vous décrivez est loin de l'entreprise patronale du xxe siècle, que vous avez bien connue, vous, le natif de l'Est ?

En effet. A Dombasle, près de Nancy, où j'habite toujours, nous avons Solvay, un gros groupe belge, international, qui produit du carbonate de soude. Quand j'étais gamin, cette société employait 2 000 personnes - ils sont maintenant entre 5 000 et 6 000 ouvriers - et était omniprésente dans la ville. C'était un patronat plutôt éclairé, progressiste, qui se souciait de la culture des ouvriers, de leurs loisirs (en construisant le stade de foot par exemple), des bonnes conditions d'hygiène. Les gens identifiaient leur "bienfaiteur". Aujourd'hui, on ne peut plus mettre un nom, un visage, une provenance sur quoi que ce soit. Et puis, l'argent est au centre de tout, comme si l'argent pouvait tout, tout acheter, tout résoudre. On surexpose l'information économique à mesure qu'elle devient opaque. Qui comprend vraiment ce qui s'est passé avec Madoff, avec Kerviel ? Et qui est capable de dire stop ? (...)

Rien de très nouveau, non ?

En effet, mais les rois ont changé. Maintenant, ce sont des systèmes, des flux d'informations, des transferts de capitaux, des sociétés enchevêtrées... On en revient à l'identifiable et au non-identifiable. Jadis, le serf se faisait taper dessus, mais il savait par qui ; aujourd'hui, on ne sait plus à qui présenter ses doléances. Aux dirigeants ? A soi-même ? A Dieu ?

L'image de la prison, omniprésente dans votre roman, entre l'entreprise avec barbelés et l'hôtel muré, vient-elle de votre enseignement dans les prisons ?

(...) Voilà un lieu où pour entrer il faut montrer patte blanche, passer sous des arcs, affronter les vigiles... Faire la queue à la Sécurité sociale est aussi une épreuve du même genre. Et encore, moi, j'ai de la chance, je parle français correctement, je sais à peu près me débrouiller, j'ai la peau blanche, mais si, dans ce système, on ne maîtrise pas la langue, qu'on est black, beur ou indien, cela devient une aventure effroyable.

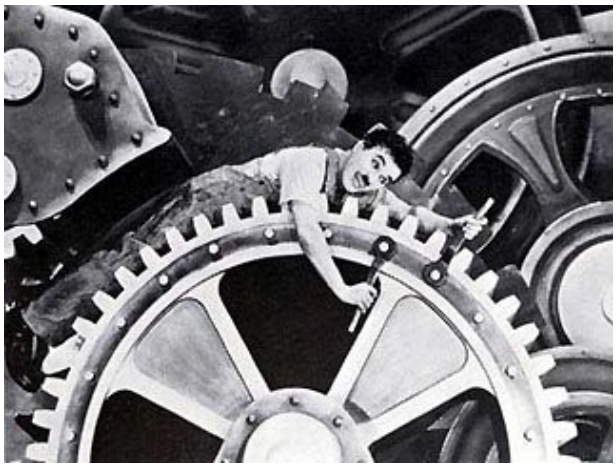
Que pensez-vous des suicides qui se multiplient ?

En fait, vu les obstacles qui se resserrent autour de nous, je m'étonne qu'il n'y ait pas plus de gens qui se suicident. C'est cette faculté de résistance qui rend la nature humaine admirable. Depuis qu'on m'a révélé l'existence des camps de concentration, cela n'a cessé de me hanter. Reprendre la vie après être passé par une expérience hors limites, dont les mots, l'imagination, ne pourront jamais rendre compte, démontre une énergie vitale admirable. Certains ont décidé de franchir la ligne, de disparaître, de renoncer, beaucoup, malgré tout, continuent.

"Philippe Claudel : Rêver sur un banc pourrait devenir suspect",
article de M. Payot et E. Hecht paru dans *L'Express* le 14 septembre 2010.

Lectures d'images : le monde du travail au cinéma

Métropolis (1927) de Fritz Lang



Les Temps modernes (1936) de Charlie Chaplin

Playtime (1967) de Tati

Le Meilleur des mondes (1998) de Leslie Libman

Lecture analytique n° 5 : la scène d'exposition

Chacun a sa méthode,
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode :
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je crois,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise et pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans.
Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée;
Et la bonne paysanne, apprenant mon désir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique ;
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploierait
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente ;
Et, grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée, et comme ma demeure
A cent sortes de gens est ouverte à toute heure
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir ;
Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.

L'Ecole des femmes **(1663) de Molière, Acte I, scène I, vers 123-148.**

Lecture analytique n° 6 : l'interrogatoire d'Agnès

ARNOLPHE

Oui, mais que faisait-il étant seul avec vous ?

AGNES

Il disait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde,
Et me disait des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

O fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal !
(Haut.)
Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisait-il point aussi quelques caresses ?

AGNES

Oh ! tant ! il me prenait et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'était jamais las.

ARNOLPHE

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose ?
(La voyant interdite.)
Ouf !

AGNES

Eh ! il m'a...

ARNOLPHE

Quoi ?

AGNES

Pris...

ARNOLPHE

Euh ?

AGNES

Le...

ARNOLPHE

Plaît-il ?

AGNES

Je n'ose,
Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE

Non.

AGNES

Si fait.

ARNOLPHE

Mon Dieu ! non.

AGNES

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE

Ma foi, soit.

AGNES

Il m'a pris... Vous serez en colère.

ARNOLPHE

Non.

AGNES

Si.

ARNOLPHE

Non, non, non, non. Diantre ! que de mystère !

Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNES

Il...

ARNOLPHE, *à part.*

Je souffre en damné.

AGNES

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.

A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban. Mais je voulais apprendre

S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNES

Comment ! est-ce qu'on fait d'autres choses ?

ARNOLPHE

Non pas. Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,

N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède ?

AGNES Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,

Que pour le secourir j'aurais tout accordé.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Grâce aux bontés du ciel, j'en suis quitte à bon compte.

L'Ecole des femmes (1663) de Molière, Acte II, scène V, vers 558-587.

Lecture analytique n° 7 : une scène de quiproquo

ARNOLPHE

Le grès vous a mis en déroute ;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE

Sans doute ;
Et j'ai compris d'abord que mon homme était là,
Qui, sans se faire voir, conduisait tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre;
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendrait point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'Amour est un grand maître ;
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être,
Et souvent de nos moeurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès :
"Retirez-vous, mon âme aux visites renonce
Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse".
Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonnez
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots et la pierre jetée.
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris ?
L'Amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits ?
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
Ne fassent dans un coeur des choses étonnantes ?
Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit ?
Euh ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit ?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage ?
Dites.

ARNOLPHE

Oui, fort plaisant. *(Arnolphe rit d'un ris forcé.)*

HORACE

Riez-en donc un peu.

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu
Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,
Comme si j'y voulais entrer par escalade ;
Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
Anime du dedans tous ses gens contre moi,
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême !
Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaisant autant qu'on saurait dire :
Je ne puis y songer sans de bon coeur en rire ;
Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un ris forcé.*
Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

***L'Ecole des femmes* (1663) de Molière, Acte III, scène IV, vers 892-939.**

Lecture analytique n° 8 : le ridicule d'Arnolphe

ARNOLPHE
J'enrage quand je vois sa piquante froideur ;
Et quelques coups de poing satisferaient mon coeur.

AGNES
Hélas ! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE, *à part.*
Ce mot et ce regard désarme ma colère,
Et produit un retour de tendresse de coeur
Qui de son action efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles faiblesses !
Tout le monde connaît leur imperfection ;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion ;
Leur esprit est méchant, et leur âme fragile ;
Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle : et, malgré tout cela.
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

(*A Agnès.*) Eh bien, faisons la paix. Va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse ;
Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.

AGNES
Du meilleur de mon coeur je voudrais vous complaire :
Que me coûterait-il, si je le pouvais faire ?

ARNOLPHE
Mon pauvre petit coeur, tu le peux si tu veux.
Ecoute seulement ce soupir amoureux, (*Il fait un soupir.)*
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste,
Tu le seras toujours, va, je te le proteste ;
Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai ;
Tout comme tu voudras tu pourras te conduire :
Je ne m'explique point, et cela, c'est tout dire.

(*Bas, à part.*) Jusqu'où la passion peut-elle faire aller ?
Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler :
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate ?
Me veux-tu voir pleurer ? veux-tu que je me batte ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que le me tue ? Oui, dis si tu le veux ;
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

AGNES

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme :
Horace avec deux mots en ferait plus que vous

ARNOLPHE
Ah ! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux !
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile ;
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes voeux, et me mettez à bout,
Mais un cul de couvent me vengera de tout.

***L'Ecole des femmes* (1663) de Molière, Acte IV, scène IV, vers 1566-1611.**

Groupement de textes 1 : le monologue au théâtre

TEXTE A - Molière, *George Dandin* ou *Le Mari confondu*, 1668.

[George Dandin, riche paysan qui a épousé la noble Angélique, paraît seul sur scène.]

Acte I, Scène 1

George Dandin.

Ah ! qu'une femme demoiselle[1] est une étrange affaire ! et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme ! La noblesse, de soi[2] , est bonne ; c'est une chose considérable, assurément : mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et connais le style des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes : c'est notre bien seul qu'ils épousent ; et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin ! George Dandin ! vous avez fait une sottise, la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

1. Femme demoiselle : jeune fille ou femme née de parents nobles. 2. De soi : en soi, en elle-même. La noblesse en elle-même est bonne.

TEXTE B - Pierre Augustin Caron de Beaumarchais, *La Folle journée* ou *Le Mariage de Figaro*, 1784.

[Le valet du Comte Almaviva, Figaro, doit épouser Suzanne, servante de la Comtesse. Il apprend que le Comte n'a pas renoncé au « droit de cuissage », ancienne coutume qui permet au maître de passer la nuit de noces avec la mariée. Figaro se plaint de son sort et. de Suzanne qui va, d'après lui, céder au Comte à qui elle a donné un rendez-vous secret.]

Acte V, Scène III

Figaro, *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.*

O femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante !... nul animal créé ne peut manquer à son instinct ; le tien est-il donc de tromper ?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse[1], à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie[2]... Il riait en lisant[3], le perfide ! et moi comme un benêt... non, Monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... noblesse, fortune, un rang, des places ; tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes[4]; et vous voulez jouter[5]... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari quoique je ne le sois qu'à moitié ! (*Il s'assied sur un banc.*) — Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? [...]

1. Sa maîtresse : la Comtesse.2. La cérémonie : fête en l'honneur du mariage de Suzanne et Figaro. 3. II riait en lisant : Figaro pense que le comte a reçu un message de Suzanne. 4. Les Espagnes : désigne l'Espagne et les territoires conquis depuis Christophe Colomb. 5. Jouter : se battre.

TEXTE C - Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l'amour,* 1834.

[Perdican est amoureux de sa cousine Camille, qu'il doit épouser. Mais elle repousse son amour car elle a décidé d'entrer au couvent. Les deux jeunes gens ont eu une discussion animée. Seul sur scène, Perdican s'interroge.]

Acte III, Scène 1

Devant le château.

Perdican.

Je voudrais bien savoir si je suis amoureux. D'un côté, cette manière d'interroger est tant soit peu cavalière[1], pour une fille de dix-huit ans ; d'un autre, les idées que ces nonnes[2] lui ont fourrées dans la tête auront de la peine à se corriger. De plus, elle doit partir aujourd'hui. Diable, je l'aime, cela est sûr. Après tout, qui sait ? peut-être elle répétait une leçon, et d'ailleurs il est clair qu'elle ne se soucie pas de moi. D'une autre part, elle a beau être jolie, cela n'empêche pas qu'elle n'ait des manières beaucoup trop décidées et un ton trop brusque. Je n'ai qu'à n'y plus penser, il est clair que je ne l'aime pas. Cela est certain qu'elle est jolie ; mais pourquoi cette conversation d'hier ne veut-elle pas me sortir de la tête ? En vérité, j'ai passé la nuit à radoter. Où vais-je donc ? — Ah ! je vais au village.
Il sort.

1. Cavalière : osée, impertinente. 2. Nonnes : religieuses qui vivent dans un couvent. Ce sont elles qui ont assuré l'éducation de Camille.

TEXTE D - Jean Tardieu, « Il y avait foule au manoir », in *La Comédie du langage*, 1987.

[Un bal est donné au château du Baron de Z... Les invités viennent tour à tour se présenter sur scène. Le premier d'entre eux est Dubois-Dupont.]

Dubois-Dupont, *il est vêtu d'un « plaid » à pèlerine[1] et à grands carreaux et coiffé d'une casquette assortie « genre anglais ». Il tient à la main une branche d'arbre en fleur.*

Je me présente : je suis le détective privé Dubois. Surnommé Dupont, à cause de ma ressemblance avec le célèbre policier anglais Smith. Voici ma carte : Dubois-Dupont, homme de confiance et de méfiance. Trouve la clé des énigmes et des coffres-forts. Brouille les ménages ou les raccommode, à la demande. Prix modérés.

Les raisons de ma présence ici sont mystérieuses autant que... mystérieuses... Mais vous les connaîtrez tout à l'heure. Je n'en dis pas plus. Je me tais. Motus. Qu'il me suffise de vous indiquer que nous nous trouvons, par un beau soir de printemps (*il montre la branche*), dans le manoir[2] du baron de Z... Zède comme Zèbre, comme Zéphyr... (*Il rit bêtement.*) Mais chut ! Cela pourrait vous mettre sur la voie.

Comme vous pouvez l'entendre, le baron et sa charmante épouse donnent, ce soir, un bal somptueux. La fête bat son plein. Il y a foule au manoir.

On entend soudain la valse qui recommence, accompagnée de rires, de vivats, du bruit des verres entrechoqués. Puis tout s'arrête brusquement.

Vous avez entendu ? C'est prodigieux ! Le bruit du bal s'arrête net quand je parle. Quand je me tais, il reprend.

Dès qu'il se tait, en effet, les bruits de bal recommencent, puis s'arrêtent.

Vous voyez ?...

Une bouffée de bruits de bal.

Vous entendez ?...

Bruits de bal.

Quand je me tais... (*Bruits de bal)* ... ça recommence, quand je commence, cela se tait. C'est merveilleux ! Mais, assez causé ! Je suis là pour accomplir une mission périlleuse. Quelqu'un sait qui je suis. Tous les autres ignorent mon identité. J'ai tellement d'identités différentes ! C'est-à-dire que l'on me prend pour ce que je ne suis pas.

Le crime – car il y aura un crime – n'est pas encore consommé. Et pourtant, chose étrange, moi le détective, me voici déjà sur les lieux mêmes où il doit être perpétré. Pourquoi ? Vous le saurez plus tard.

Je vais disparaître un instant, pour me mêler incognito[3] à la foule étincelante des invités. Que de pierreries ! Que de bougies ! Que de satins ! Que de chignons ! Mais on vient !... Chut !... Je m'éclipse. Ni vu ni connu !

Il sort, par la droite, sur la pointe des pieds, un doigt sur les lèvres.

1. Plaid à pèlerine : ample manteau orné d'une cape. 2. Manoir : petit château à la campagne. 3. Incognito : anonymement, en secret.

ÉCRITURE :

I - Vous répondrez d'abord aux questions suivantes (6 points) :

1 - A qui s'adressent les personnages dans les différents monologues du corpus ? (3 points)

2 - A quoi servent, selon vous, les monologues proposés ? (3 points)

II - Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (14 points) :

- **Commentaire**
  Vous commenterez le monologue de Dubois-Dupont, extrait de *Il y avait foule au manoir* de Jean Tardieu (texte D), en vous aidant du parcours de lecture suivant :
  - vous analyserez ce que cette présentation a d'artificiel ;
  - vous étudierez les effets produits par ce monologue sur le spectateur.
- Dissertation
  Le monologue, souvent utilisé au théâtre, paraît peu naturel. En prenant appui sur les textes du corpus, sur différentes pièces que vous avez pu lire ou voir et en vous référant à divers éléments propres au théâtre (costumes, décor, éclairages, les gestes, la voix etc.), vous vous demanderez si le théâtre est seulement un art de l'artifice et de l'illusion.
  Vous répondrez en faisant référence aux textes du corpus, aux œuvres que vous avez vues ou lues, ainsi qu'à celles étudiées en classe.
- Invention
  A son tour, l'épouse de George Dandin paraît seule sur la scène. Rédigez le monologue qu'elle prononce pour se présenter et expliquer son point de vue sur son mariage et sur son mari.

Groupement de textes 2 : l'image de la femme dans la littérature du XVIIème au XIXème siècles

Texte 1 : LA FONTAINE, *Fables* (1668-1693), livre VIII, fable 6, "Les Femmes et le Secret"

LES FEMMES ET LE SECRET

Rien ne pèse tant qu'un secret ;
Le porter loin est difficile aux Dames :
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
Pour éprouver la sienne un Mari s'écria
La nuit étant près d'elle : Ô Dieux ! qu'est-ce cela ?
Je n'en puis plus ; on me déchire ;
Quoi ! j'accouche d'un oeuf ! D'un oeuf ? Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu. Gardez bien de le dire :
On m'appellerait Poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'Épouse indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé :
Et de courir chez sa voisine.
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé :
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre.
Mon mari vient de pondre un oeuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu gardez-vous bien
D'aller publier (1) ce mystère.
Vous moquez-vous ? dit l'autre : Ah ! vous ne savez guère
Quelle (2) je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur (3) s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un oeuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encore tout, car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait,
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'oeufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent.

(1) rendre public
(2) quelle femme
(3) mot fabriqué par La Fontaine pour la circonstance

Texte 2 : MOLIERE, *Les Femmes savantes* (1672), I, 1

ARMANDE.

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas !

Que vous jouez au monde un petit personnage,

De vous claquemurer aux choses du ménage,

Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants

Qu'un idole d'époux et des marmots d'enfants !
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,

Les bas amusements de ces sortes d'affaires ;

À de plus hauts objets élevez vos désirs,

Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,

Et traitant de mépris les sens et la matière,
À l'esprit comme nous donnez-vous toute entière.

Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,

Que du nom de savante on honore en tous lieux :

Tâchez ainsi que moi de vous montrer sa fille,

Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs

Que l'amour de l'étude épanche dans les coeurs ;

Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,

Mariez-vous, ma soeur, à la philosophie,

Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,

Soumettant à ses lois la partie animale,

Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.

Ce sont là les beaux feux, les doux attachements,

Qui doivent de la vie occuper les moments ;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles

Me paraissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,

Pour différents emplois nous fabrique en naissant ;

Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.

Si le vôtre est né propre aux élévations

Où montent des savants les spéculations,

Le mien est fait, ma soeur, pour aller terre à terre,

Et dans les petits soins son faible se resserre.
Ne troublons point du ciel les justes règlements,

Et de nos deux instincts suivons les mouvements :

Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,

Les hautes régions de la philosophie,

Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.

Ainsi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire,

Nous saurons toutes deux imiter notre mère :

Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs,

Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs ;
Vous, aux productions d'esprit et de lumière,

Moi, dans celles, ma soeur, qui sont de la matière

Texte 3 : MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, lettres 161 (1721)

Les Lettres Persanes *est un roman épistolaire, c'est-à-dire un roman fondé sur un échange de lettres. La lettre CLXI (161), extraite de cette œuvre, est la dernière lettre. Roxane, favorite du harem, y annonce à Usbek, parti en France, son suicide : elle ne veut plus être soumise.*

Oui, je t'ai trompé ; j'ai séduit tes eunuques ; je me suis jouée de ta jalousie ; et j'ai su de ton affreux sérail faire un lieu de délices et de plaisirs.

Je vais mourir ; le poison va couler dans mes veines : car que ferais-je ici, puisque le seul homme qui me retenait à la vie n'est plus ? Je meurs; mais mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule, pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices ? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs ? Non : j'ai pu vivre dans la servitude ; mais j'ai toujours été libre : j'ai réformé tes lois sur celles de la nature ; et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrais me rendre grâces encore du sacrifice que je t'ai fait ; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paraître fidèle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon coeur ce que j'aurais dû faire paraître à toute la terre ; enfin de ce que j'ai profané la vertu en souffrant qu'on appelât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étais étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour : si tu m'avais bien connue, tu y aurais trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un coeur comme le mien t'était soumis. Nous étions tous deux heureux ; tu me croyais trompée, et je te trompais.

Ce langage, sans doute, te paraît nouveau. Serait-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affaiblir jusqu'à ma haine ; je me meurs.

Du sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rebiab 1, 1720.

Texte 4 : HUGO, Les Misérables, première partie livre cinquième, chapitre X "La descente", 1862.

Dans ce roman, Fantine, modeste couturière à domicile, rencontre de plus en plus de difficultés financières pour nourrir sa fille Cosette, qu'elle a été obligée de confier à un couple de gens malhonnêtes et rusés, les Thénardier. Pour payer les frais d'une maladie inventée par ces derniers, Fantine doit vendre ses cheveux, puis deux dents. C'est ainsi que Marguerite, une collègue de travail, la découvre un matin.

Fantine depuis la veille avait vieilli de dix ans.

- Jésus ! fit Marguerite, qu'est-ce que vous avez Fantine ?

- Je n'ai rien, répondit Fantine. Au contraire. Mon enfant ne mourra pas de cette affreuse maladie, faute de secours. Je suis contente.

En parlant ainsi, elle montrait à la vieille fille deux napoléons(10) qui brillaient sur la table.

- Ah, Jésus Dieu ! dit Marguerite. Mais c'est une fortune ! Où avez-vous eu ces louis d'or ?

- Je les ai eus, répondit Fantine.

En même temps elle sourit. La chandelle éclairait son visage. C'était un sourire sanglant. Une salive rougeâtre lui souillait le coin des lèvres, et elle avait un trou noir dans la bouche.

Les deux dents étaient arrachées.

Du reste c'était une ruse des Thénardier pour avoir de l'argent. Cosette n'était pas malade.

Fantine jeta son miroir par la fenêtre. Depuis longtemps elle avait quitté sa cellule(12) du second pour une mansarde fermée d'un loquet sous le toit ; un de ces galetas(13) dont le plafond fait angle avec le plancher et vous heurte à chaque instant la tête. Le pauvre ne peut aller au fond de sa chambre comme au fond de sa destinée qu'en se courbant de plus en plus. Elle n'avait plus de lit, il lui restait une loque qu'elle appelait sa couverture, un matelas à terre et une chaise dépaillée. Un petit rosier qu'elle avait s'était desséché dans un coin, oublié. Dans l'autre coin, il y avait un pot à beurre à mettre l'eau, qui gelait l'hiver, et où les différents niveaux de l'eau restaient longtemps marqués par des cercles de glace. Elle avait perdu la honte, elle perdit la coquetterie. Dernier signe. Elle sortait avec des bonnets sales. Soit faute de temps, soit indifférence, elle ne raccommodait plus son linge. A mesure que les talons s'usaient, elle tirait ses bas dans ses souliers. Cela se voyait à de certains plis perpendiculaires. Elle rapiéçait son corset (14), vieux et usé, avec des morceaux de calicot(15) qui se déchiraient au moindre mouvement. Les gens auxquels elle devait (16), lui faisaient "des scènes", et ne lui laissaient aucun repos. Elle les trouvait dans la rue, elle les retrouvait dans son escalier. Elle passait des nuits à pleurer et à songer. Elle avait les yeux très brillants et elle sentait une douleur fixe dans l'épaule, vers le haut de I'omoplate gauche. Elle toussait beaucoup. Elle haïssait profondément le père Madeleine (17), et ne se plaignait pas. Elle cousait dix-sept heures par jour ; mais un entrepreneur du travail des prisons, qui faisait travailler les prisonnières au rabais, fit tout à coup baisser les prix, ce qui réduisit la journée des ouvrières libres à neuf sous. Dix-sept heures de travaiI, et neuf sous par jour ! Ses créanciers étaient plus impitoyables que jamais. Le fripier, qui avait repris presque tous les meubles, lui disait sans cesse : Quand me payeras-tu coquine ? Que voulait-on d'elle, bon Dieu ! Elle se sentait traquée et il se développait en elle quelque chose de la bête farouche. Vers le même temps, le Thénardier lui écrivit que décidément il avait attendu avec beaucoup trop de bonté, et qu'il lui fallait cent francs, tout de suite ; sinon qu'il mettrait à la porte la petite Cosette, toute convalescente de sa grande maladie, par le froid, par les chemins, et qu'elle deviendrait ce qu'elle pourrait, et qu'elle crèverait, si elle voulait.

- Cent francs, songea Fantine ! Mais où y a-t-il un état (18) à gagner cent sous par jour ?

- Allons ! dit-elle, vendons le reste.

L'infortunée se fit fille publique (19).

(10) : deux napoléons : pièces d'or.
(11) : Montfermeil : village où habitent les Thénardier avec Cosette.
(12) : cellule : petite chambre.
(13) : galetas : logement misérable et sordide sous les toits.
(14) : corset : gaine lacée en tissu résistant, qui serre la taille et le ventre des femmes.
(15) : calicot : toile de coton assez grossière.
(16) : devait : devait de l'argent.
(17) : père Madeleine : monsieur Madeleine, riche industriel, ancien employeur de Fantine qu'elle rend, à tort, responsable de la perte de son emploi précédent.
(18) : état : métier.
(19) : fille publique : prostituée.

Lectures d'images : le frontispice de *L'École des femmes*

L'École des femmes, Frontispice de l'édition de 1682, par P. Brissart, gr. par J. Sauvé.

L'esthétique classique en peinture et dans l'art des jardins

Nicolas Poussin, *L'inspiration du poète*, 17e siècle, huile sur toile, 182x213cm, Musée du Louvre, Paris. © RMN/René-Gabriel Ojéda.

Pierre PATEL (1604, 1676), *Vue du château et des jardins de Versailles prise de l'avenue de Paris en 1668*, 1668, Huile sur toile, 115x161cm, Château de Varsailles

Trois mises en scène de *L'École des femmes*

Mise en scène d'Éric Vigner (1999)

Mise en scène de Didier Bezace (2001)

Mise en scène de Jacques Lassalle (2011)

Lecture analytique n° 9 : “Pluie”

Pluie

La pluie, dans la cour où je la regarde tomber, descend à des allures très diverses. Au centre c'est un fin rideau (ou réseau) discontinu, une chute implacable mais relativement lente de gouttes probablement assez légères, une précipitation sempiternelle sans vigueur, une fraction intense du météore pur. A peu de distance des murs de droite et de gauche tombent avec plus de bruit des gouttes plus lourdes, individuées. Ici elles semblent de la grosseur d'un grain de blé, là d'un pois, ailleurs presque d'une bille. Sur des tringles, sur les accoudoirs de la fenêtre la pluie court horizontalement tandis que sur la face inférieure des mêmes obstacles elle se suspend en berlingots convexes. Selon la surface entière d'un petit toit de zinc que le regard surplombe elle ruisselle en nappe très mince, moirée à cause de courants très variés par les imperceptibles ondulations et bosses de la couverture. De la gouttière attenante où elle coule avec la contention d'un ruisseau creux sans grande pente, elle choit tout à coup en un filet parfaitement vertical, assez grossièrement tréssé, jusqu'au sol où elle se brise et rejaillit en aiguillettes brillantes.

Chacune de ses formes a une allure particulière : il y répond un bruit particulier. Le tout vit avec intensité comme un mécanisme compliqué, aussi précis que hasardeux, comme une horlogerie dont le ressort est la pesanteur d'une masse donnée de vapeur en précipitation.

La sonnerie au sol des filets verticaux, le glou-glou des gouttières, les minuscules coups de gong se multiplient et résonnent à la fois en un concert sans monotonie, non sans délicatesse.

Lorsque le ressort s'est détendu, certains rouages quelque temps continuent à fonctionner, de plus en plus ralentis, puis toute la machinerie s'arrête. Alors si le soleil reparaît tout s'efface bientôt, le brillant appareil s'évapore : il a plu.

Francis Ponge, *Le Parti pris des choses* (1942).

Lecture analytique n° 10 : “Le Cageot”

Le cageot

A mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits qui de la moindre suffocation font à coup sûr une maladie.

Agencé de façon qu'au terme de son usage il puisse être brisé sans effort, il ne sert pas deux fois. Ainsi dure-t-il moins encore que les denrées fondantes ou nuageuses qu'il enferme.

A tous les coins de rues qui aboutissent aux halles, il luit alors de l'éclat sans vanité du bois blanc. Tout neuf encore, et légèrement ahuri d'être dans une pose maladroite à la voirie jeté sans retour, cet objet est en somme des plus sympathiques - sur le sort duquel il convient toutefois de ne s'appesantir longuement.

Francis Ponge, *Le Parti pris des choses* (1942).

Lecture analytique n° 11 : “Le Pain”

Le pain

La surface du pain est merveilleuse d'abord à cause de cette impression quasi panoramique qu'elle donne : comme si l'on avait à sa disposition sous la main les Alpes, le Taurus ou la Cordillère des Andes.

Ainsi donc une masse amorphe en train d'éructer fut glissée pour nous dans le four stellaire, où durcissant elle s'est façonnée en vallées, crêtes, ondulations, crevasses… Et tous ces plans dès lors si nettement articulés, ces dalles minces où la lumière avec application couche ses feux, - sans un regard pour la mollesse ignoble sous-jacente. Ce lâche et froid sous-sol que l'on nomme la mie a son tissu pareil à celui des éponges : feuilles ou fleurs y sont comme des sœurs siamoises soudées par tous les coudes à la fois. Lorsque le pain rassit ces fleurs fanent et se rétrécissent : elles se détachent alors les unes des autres, et la masse en devient friable…

Mais brisons-la : car le pain doit être dans notre bouche moins objet de respect que de consommation.

Francis Ponge, *Le Parti pris des choses* (1942).

Lecture analytique n° 12 : “Le Galet”

Le galet

Si maintenant je veux avec plus d'attention examiner l'un des types particuliers de la pierre, la perfection de sa forme, le fait que je peux le saisir et le retourner dans ma main, me font choisir le galet.

Aussi bien, le galet est-il exactement la pierre à l'époque où commence pour elle l'âge de la personne, de l'individu, c'est-à-dire de la parole.

Comparé au banc rocheux d'où il dérive directement, il est la pierre déjà fragmentée et polie en un très grand nombre d'individus presque semblables. Comparé au plus petit gravier, l'on peut dire que par l'endroit où on le trouve, parce que l'homme aussi n'a pas coutume d'en faire un usage pratique, il est la pierre encore sauvage, ou du moins pas domestique.

Encore quelques jours sans signification dans aucun ordre pratique du monde, profitons de ses vertus.

*

Apporté un jour par l'une des innombrables charrettes du flot, qui depuis lors, semble-t-il, ne déchargent plus que pour les oreilles leur vaine cargaison, chaque galet repose sur l'amoncellement des formes de son antique état, et des formes de son futur.

Non loin des lieux où une couche de terre végétale recouvre encore ses énormes aïeux, au bas du banc rocheux où s'opère l'acte d'amour de ses parents immédiats, il a son siège au sol formé du grain des mêmes, où le flot terrassier le recherche et le perd.

Mais ces lieux où la mer ordinairement le relègue sont les plus impropres à toute homologation. Ses populations y gisent au su de la seule étendue. Chacun s'y croit perdu parce qu'il n'a pas de nombre, et qu'il ne voit que des forces aveugles pour tenir compte de lui.

Et en effet, partout où de tels troupeaux reposent, ils couvrent pratiquement tout le sol, et leur dos forme un parterre incommode à la pose du pied comme à celle de l'esprit.

Pas d'oiseaux. Des brins d'herbe parfois sortent entre eux. Des lézards les parcourent, les contournent sans façon. Des sauterelles par bonds s'y mesurent plutôt entre elles qu'elles ne les mesurent. Des hommes parfois jettent distraitement au loin l'un des leurs.

Mais ces objets du dernier peu, perdus sans ordre au milieu d'une solitude violée par les herbes sèches, les varechs, les vieux bouchons et toutes sortes de débris des provisions humaines, — imperturbables parmi les remous les plus forts de l'atmosphère, — assistent muets au spectacle de ces forces qui courent en aveugles à leur essoufflement par la chasse de tout hors de toute raison.

Pourtant attachés nulle part, ils restent à leur place quelconque sur l'étendue. Le vent le plus fort pour déraciner un arbre ou démolir un édifice, ne peut déplacer un galet. Mais comme il fait voler la poussière alentour, c'est ainsi que parfois les furets de l'ouragan déterrent quelqu'une de ces bornes du hasard à leurs places quelconques depuis des siècles sous la couche opaque et temporelle du sable.

Francis Ponge, *Le Parti pris des choses* (1942).

Groupement de textes 1 : Qu'est-ce qu'un poème ?

Texte 1 : Rémy Belleau, *Petites inventions* (1556) « L'huître »

Au Seigneur de Baïf
Voyez comme elle est béante,
Afin de sucer les pleurs
De l'Aurore larmoyante
Les rousoyantes douceurs,
Que de sa couche pourprée
Elle bigarre l'entrée
Du matin de ses couleurs.
Puis sitôt qu'elle est comblée
Jusques aux bords pleinement,
De cette liqueur, coulée
Du céleste arrosement,
Soudain elle devient grosse
Dedans sa jumelle fosse
D'un perleux enfantement,
Car suçotant elle attire
Peu à peu le teint pareil,
Dont la nue se remire
Par les rayons du soleil :
Si pure, elle est blanchissante ;
S'elle est pâle, pâlissante ;
Si rouge, ell'prend le vermeil.
Tant sa nature est cousine
Du ciel, qu'ell'ne daigne pas,
Vivant en pleine marine,
Y prendre un seulet repas,
Comme ayant la connaissance
Que de la céleste essence
Tout bien découle çà-bas.

Texte 2 : Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* (1873) Article « huître » (extrait)

Si les personnes qui ont un estomac, faible et surchargé de mucosités mangent à jeun, une heure avant leur déjeuner, de huit à douze huîtres, avec une rôtie de pain, elles éprouvent un état de bien-être qui les étonne. Ce qui prouve d'ailleurs que les huîtres sont d'une digestion facile, ce sont les qualités fabuleuses que les gourmets émérites ont pu en absorber. Brillat-Savarin dit avoir connu plusieurs bons vivants qui s'administraient, comme avant-garde de leur dîner, une grosse ou douze douzaines d'huîtres. Mais on cite à son sujet de bien autres exploits. Le maréchal Junot, par exemple, avait l'habitude de consommer, chaque matin, trois cent huîtres avant son déjeuner, et cela tant que la saison durait. L'empereur romain Vitellius allait jusqu'à douze cents ! Il est donc bien prouvé que lorsqu'on reproche à l'huître d'être difficile à digérer, on se rend coupable d'une indigne calomnie.

Texte 3 : Littré, *Dictionnaire de la langue française* (1863-1877) Article « huître » (extraits)

1 - Mollusque acéphale hermaphrodite, renfermé dans une coquille à deux valves dissemblables réunies par un ligament ;
Genre ostrea, type de la famille des ostracées, où l'on distingue : l'huître comestible, dite simplement huître, c'est celle qui est servie sur les tables, ostrea edulis, L. ; l'huître pied de cheval, ostrea hippopus, L., l'huître virginique, appelée vulgairement pirogue ; l'huître crête de coq connue sous le nom de crête de coq, aussi bien que le strombe crête de coq. Huître perlière, huître où l'on trouve des perles.
2 - Huître à l'écaille, se disait autrefois de l'huître que l'on mange.
3 - Fig. et familièrement. Personne stupide. Quelle huître !

Groupement de textes 2 : l'automne en poésie

Texte 1 : Lamartine « L'Automne », *Méditations poétiques* (XXIII ; 1820)

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.
Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.
Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
À ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.
Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.
Terre, soleil, vallons, belles et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !
Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie
Peut-être restait-il une goutte de miel !
Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu !...
La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphyre ;
À la vie, au soleil, ce sont là mes adieux :
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Texte 2 : « La fin de l'automne », *Le Parti pris des choses* (1942) de Francis Ponge

LA FIN DE L'AUTOMNE

Tout l'automne à la fin n'est plus qu'une tisane froide. Les feuilles mortes de toutes essences macèrent dans la pluie. Pas de fermentation, de création d'alcool : il faut attendre jusqu'au printemps l'effet d'une application de compresses sur une jambe de bois.

Le dépouillement se fait en désordre. Toutes les portes de la salle de scrutin s'ouvrent et se ferment, claquant violemment. Au panier, au panier! La Nature déchire ses manuscrits, démolit sa bibliothèque, gaule rageusement ses derniers fruits.

Puis elle se lève brusquement de sa table de travail. Sa stature aussitôt paraît immense. Décoiffée, elle a la tête dans la brume. Les bras ballants, elle aspire avec délices le vent glacé qui lui rafraichit les idées. Les jours sont courts, la nuit tombe vite, le comique perd ses droits.

La terre dans les airs parmi les autres astres reprend son air sérieux. Sa partie éclairée est plus étroite, infiltrée de vallées d'ombre. Ses chaussures, comme celles d'un vagabond, s'imprègnent d'eau et font de la musique.

Dans cette grenouillerie, cette amphibiguïté salubre, tout reprend forces, saute de pierre en pierre et change de pré. Les ruisseaux se multiplient.

Voilà ce qui s'appelle un beau nettoyage, et qui ne respecte pas les conventions! Habillé comme nu, trempé jusqu'aux os.

Et puis cela dure, ne sèche pas tout de suite. Trois mois de réflexion salutaire dans cet état; sans réaction vasculaire, sans peignoir ni gant de crin. Mais sa forte constitution y résiste.

Aussi, lorsque les petits bourgeons recommencent à pointer, savent-ils ce qu'ils font et de quoi il retourne, - et s'ils se montrent avec précaution, gourds et rougeauds, c'est en connaissance de cause.

Mais là commence une autre histoire, qui dépend peut-être mais n'a pas l'odeur de la règle noire qui va me servir à tirer mon trait sous celle-ci.

Lectures d'images : René Magritte, *La Trahison des images* et *La Clé des songes*

René Magritte, *La Trahison des images*, 1928-29, huile sur toile, Los Angeles county Museum of Art, Los Angeles.

René Magritte, *La Clé des songes,* 1930, huile sur toile, coll. particulière, Paris.

Lecture analytique n° 13 : le récit des massacres

- Oui, tout ce que j'ai vu, je l'ai vu se faire au nom du Christ ! J'ai vu les Espagnols prendre la graisse d'Indiens vivants pour panser leurs propres blessures ! Vivants ! Je l'ai vu ! J'ai vu nos soldats leur couper le nez, les oreilles, la langue, les mains, les seins des femmes et les verges des hommes, oui, les tailler comme on taille un arbre ! Pour s'amuser ! Pour se distraire ! J'ai vu, à Cuba, dans un lieu qui s'appelle Caonao, une troupe d'Espagnols, dirigés par le capitaine Narvaez, faire halte dans le lit d'un torrent desséché. Là ils aiguisèrent leurs épées sur des pierres, puis ils s'avancèrent jusqu'à un village et se dirent : Tiens, et si on essayait le tranchant de nos armes ? Un premier Espagnol tira son épée, les autres en firent autant, et ils se mirent à éventrer, à l'aveuglette, les villageois qui étaient assis bien tranquilles ! Tous massacrés ! Le sang ruisselait de partout !

- Vous étiez présent ? demande le cardinal.

- J'étais leur aumônier, je courais comme un fou de tous côtés ! C'était un spectacle d'horreur et d'épouvante ! Et je l'ai vu ! Et Narvaez restait là, ne faisant rien, le visage froid. Comme s'il voyait couper des épis. Une autre fois j'ai vu un soldat, en riant, planter sa dague dans le flanc d'un enfant, et cet enfant allait de-ci de-là en tenant à deux mains ses entrailles qui s'échappaient !

Le docteur Sépulvéda se penche vers un de ses assistants et lui demande à voix basse de noter quelque chose.

Près de la porte, le jeune moine au claquoir semble avoir cessé de respirer. Las Casas est revenu vers sa table. Ladrada lui tend plusieurs papiers, que le dominicain parcourt rapidement des yeux. Parmi tous les récits qui s'offrent à lui, il en choisit un. Il revient au centre de la salle et raconte :

- Une autre fois, Éminence, toujours à Cuba, on s'apprêtait à mettre à mort un de leurs chefs, un cacique, qui avait osé se rebeller, ou protester, et à le brûler vif. Un moine s'approcha de l'homme et lui parla un peu de notre foi. Il lui demanda s'il voulait aller au ciel, où sont la gloire et le repos éternels, au lieu de souffrir pour l'éternité en enfer. Le cacique lui dit : Est-ce que les chrétiens vont au ciel ? Oui, dit le moine, certains d'entre eux y vont. Alors, dit le cacique, je préfère aller en enfer pour ne pas me retrouver avec des hommes aussi cruels !

Il marque une pause et revient vers sa table. Cette fois, personne n'ose l'interrompre avant que le légat le fasse lui-même.

Tous les exemples qu'il cite, il les reprendra quelques années plus tard pour publier le plus célèbre de ses ouvrages, qui fera le tour de l'Europe, la *Très brève relation de la destruction des Indes*. Pour le moment, ils ne sont sur sa table que sous forme de notes ; des notes qu'il consulte à peine, si précise est sa connaissance des faits. Il reprend sur un autre ton, très ému (ses mots ont de la peine à se former) :

- J'ai vu des cruautés si grandes qu'on n'oserait pas les imaginer. Aucune langue, aucun récit ne peut dire ce que j'ai vu.

Il prend un large mouchoir dans sa robe et se mouche.

- Je ne sais pas pourquoi j'essaie de vous parler. Les mots sont si faibles.

Le légat le regarde toujours très attentivement, sans l'interrompre, en homme qui a tout le temps. Las Casas range son mouchoir.

- Éminence, dit-il, les chrétiens ont oublié toute crainte de Dieu. Ils ont oublié qui ils sont. Oui, des millions ! Je dis bien des millions ! À Cholula, au Mexique et à Tapeaca, c'est toute la population qui fut égorgée ! Au cri de » Saint Jacques ! « . Et par traîtrise ! En faisant venir d'abord les seigneurs de la ville et des environs, qu'ils enfermèrent au grand secret, pour qu'aucun d'eux ne pût répandre la nouvelle. Après quoi on convoqua cinq ou six mille hommes que les Espagnols avaient requis pour porter leur bagage. Ils arrivent, maigres et nus, soumis, pitoyables, on les fait asseoir par terre et soudain, sans aucune raison, les Espagnols se lancent sur eux et les assassinent, à coups de lance, à coups d'épée !

Jean-Claude Carrière, *La Controverse de Valladolid* (1993), chapitre 3, pages 53-56.

Lecture analytique n° 14 : la position de Las Casas

Le cardinal Roncieri revient alors à Las Casas et lui demande :

– Alors ? Comment sont-ils ?

Las Casas tend la main vers Ladrada qui lui passe une feuille de papier. Las Casas la tient à bonne distance de ses yeux (il est prebyte) en lisant :

– Comme l'a dit Christophe Colomb lui-même, le premier qui les rencontra : “Je ne peux pas croire qu'il y ait au monde meilleurs hommes”.

– C'est-à-dire ?

– Ils sont beaux, Eminence, de belle allure. Tous les Espagnols l'ont remarqué. Ils sont pacifiques et doux, comme des brebis. Sans convoitise du bien d'autrui. Généreux, dépourvus d'artifice.

– Ils vous ont fait toujours bon accueil ?

– A moi et à tous les autres, toujours. Tout au moins au début, avant qu'ils aient pu connaître la véritable nature de ceux qui venaient vers eux. Mon père et mon oncle m'ont parlé d'eux, quand j'étais enfant. Et les mêmes mots revenaient : “Ils sont si gentils, si doux”.

– Vous, personnellement, ils vous ont toujours bien reçu ?

– Toujours. Je ne me rappelle aucune exception.

– Sans duplicité ? Sans traîtrise ?

– Avec la plus totale ingénuité. Ils sont incapables de mensonge. C'est pourquoi ils tombent dans tous les pièges. Je ne peux pas mieux dire : ils étaient vraiment come l'image du paradis avant la faute. Même si nous savons que le paradis est perpétuellement ailleurs.

Un autre sourire furtif passe sur le visage du philosophe, tandis que le légat poursuit un interrogatoire qu'on devine systématique, bien préparé :

– Est-ce qu'ils vous paraissent intelligents ?

– A coup sûr ils le sont.

– De la même intelligence que nous ?

– Oui, sans aucun doute.

– Vous savez que cette question a été fort débattue.

– Je le sais.

– Si j'en crois de nombreux témoignages, autres que le vôtre, ils paraissent parfois très ignorants, ils sont naïfs, crédules, ils ont été impressionnés par des présages. L'empereur du Mexique a même voulu se donner la mort ?

– Moctezuma, oui, on l'a dit, je n'étais pas là.

– Pour quelle raison ? Demande quelqu'un.

– Une antique croyance prédisait que leur plus grand héros, un homme-dieu nommé Quetzalcoatl, reviendrait un jour de l'Orient. Ce personnage, croient-ils, leur a tout appris autrefois, l'agriculture, l'écriture et les lois. Après quoi, mis en rivalité avec un autre demi-dieu, chassé par son peuple, il s'est embarqué sur l'océan, vers l'est, il a disparu. Et tous attendaient son retour, avec espoir et crainte.

Jean-Claude Carrière, *La Controverse de Valladolid* (1993), chapitre 4, pages 61-63.

Lecture analytique n° 15 : le réquisitoire de Sépulvéda

– Oui, Eminence, les habitants du Nouveau Monde sont des esclaves par nature. En tout point conformes à la description d'Aristote.
- Cette affirmation demande des preuves, dit doucement le prélat.
Sépulvéda n'en disconvient pas. D'ailleurs, sachant cette question inévitable, il a préparé tout un dossier. Il en saisit le premier feuillet.
- D'abord, dit-il, les premiers qui ont été découverts se sont montrés incapables de toute initiative, de toute invention. En revanche, on les voyait habiles à copier les gestes et les attitudes des Espagnols, leurs supérieurs. Pour faire quelque chose, il leur suffisait de regarder un autre l'accomplir. Cette tendance à copier, qui s'accompagne d'ailleurs d'une réelle ingéniosité dans l'imitation, est le caractère même de l'âme esclave. Ame d'artisan, âme manuelle pour ainsi dire.
- Mais on nous chante une vieille chanson! s'écrie Las Casas. De tout temps les envahisseurs, pour se justifier de leur mainmise, ont déclaré les peuples conquis indolents, dépourvus, mais très capables d'imiter ! César racontait la même chose des Gaulois qu'il asservissait ! Ils montraient, disait-il, une étonnante habileté pour copier les techniques romaines ! Nous ne pouvons pas retenir ici cet argument ! César s'aveuglait volontairement sur la vie véritable des peuples de la Gaule, sur leurs coutumes, leurs langages, leurs croyances et même leurs outils ! Il ne voulait pas, et par conséquent ne pouvait pas voir tout ce que cette vie offrait d'original. Et nous faisons de même : nous ne voyons que ce qu'ils imitent de nous ! Le reste, nous l'effaçons, nous le détruisons à jamais, pour dire ensuite : ça n'a pas existé !
Le cardinal, qui n'a pas interrompu le dominicain, semble attentif à cette argumentation nouvelle, qui s'intéresse aux coutumes des peuples. Il fait remarquer qu'il s'agit là d'un terrain de discussion des plus délicats, où nous, risquons d'être constamment ensorcelés par l'habitude, prise depuis l'enfance, que nous avons de nos propres usages, lesquels nous semblent de ce fait très supérieurs aux usages des autres.
- Sauf quand il s'agit d'esclaves-nés, dit le philosophe. Car on voit bien que les Indiens ont voulu presque aussitôt acquérir nos armes et nos vêtements.
- Certains d'entre eux, oui sans doute, répond le cardinal. Encore qu'il soit malaisé de distinguer, dans leurs motifs, ce qui relève d'une admiration sincère ou de la simple flagornerie. Quelles autres marques d'esclavage naturel avez-vous relevées chez eux ?
Sépulvéda prend une liasse de feuillets et commence une lecture faite à voix plate, comme un compte rendu précis, indiscutable :
- Ils ignorent l'usage du métal, des armes à feu et de la roue. Ils portent leurs fardeaux sur le dos, comme des bêtes, pendant de longs parcours. Leur nourriture est détestable, semblable à celle des animaux. Ils se peignent grossièrement le corps et adorent des idoles affreuses. Je ne reviens pas sur les sacrifices humains, qui sont la marque la plus haïssable, et la plus offensante à Dieu, de leur état.
Las Casas ne parle pas pour le moment. Il se contente de prendre quelques notes. Tout cela ne le surprend pas.
- J'ajoute qu'on les décrit stupides comme nos enfants ou nos idiots. Ils changent très fréquemment de femmes, ce qui est un signe très vrai de sauvagerie. Ils ignorent de toute évidence la noblesse et l'élévation du beau sacrement du mariage. Ils sont timides et lâches à la guerre. Ils ignorent aussi la nature de l'argent et n'ont aucune idée de la valeur respective des choses. Par exemple, ils échangeaient contre de l'or le verre cassé des barils.
- Eh bien ? s'écrie Las Casas. Parce qu'ils n'adorent pas l'or et l'argent au point de leur sacrifier corps et âme, est-ce une raison pour les traiter de bêtes ? N'est-ce pas plutôt le contraire ?
- Vous déviez ma pensée, répond le philosophe.
- Et pourquoi jugez-vous leur nourriture détestable ? Y avez-vous goûté ? N'est-ce pas plutôt à eux de dire ce qui leur semble bon ou moins bon ? Parce qu'une nourriture est différente de la nôtre, doit-on la trouver répugnante ?
- Ils mangent des oeufs de fourmi, des tripes d'oiseau…
- Nous mangeons des tripes de porc ! Et des escargots !

Jean-Claude Carrière, *La Controverse de Valladolid* (1993), chapitre 7, pages 100-101.

Lecture analytique n° 16 : la décision du légat

- S'il est clair que les Indiens sont nos frères en Jésus-Christ, doués d'une âme raisonnable comme nous, et capables de civilisation, en revanche il est bien vrai que les habitants des contrées africaines sont beaucoup plus proches de l'animal. Ces habitants sont noirs, très frustres, ils ignorent toute forme d'art et d'écriture, ils n'ont construit que quelques huttes ? Aristote dirait que, comme le veut la nature de l'esclave, ils sont des êtres totalement privés de la partie délibérative de l'esprit, autrement dit de l'intelligence véritable. En effet, toute leur activité est physique, c'est certain, et depuis l'époque de Rome ils ont été soumis et domestiqués.

Ces considérations ne soulèvent dans la salle aucun étonnement marqué. Le légat ne fait qu'énoncer là quelques lieux communs, que tous sont prêts à accepter même si Las Casas et Ladrada montrent une inquiétude grandissante.

Le cardinal demande aux deux colons :

- Des Africains ont déjà fait la traversée ?

- Oui, Éminence, répond Ramon. Depuis les premiers temps de la conquête.

Certains – mais sans le formuler – peuvent être surpris de l'ignorance du légat. Peut-être, à Rome, n'en parle-t-on que rarement ? Ici, dans la péninsule, on sait bien qu'à plusieurs reprises, déjà, le roi d'Espagne a permis le transfert de milliers d'esclaves d'Afrique; quatre mille dès 1518, cinq autres milliers par la suite, et cela sans parler des transports clandestins. Le supérieur du couvent, à voix basse, rappelle tous ces faits au prélat, ou fait semblant de les lui rappeler. Quel jeu se joue ? On ne sait pas au juste. Le prélat s'enquiert :

- Ils s'adaptent vite au climat, j'imagine ?

- Ils sont même assez résistants, répond Ramon.

- Qui les expédie ?

- Au début, les Portugais surtout. Ils les capturent, les transportent, puis ils les revendent. Très cher d'ailleurs. Des Espagnols aussi s'y sont mis. Des Anglais…

- Ils acceptent leur condition ? Ils ne se révoltent pas ?

Personne ne se hasarde à répondre avec précision. Quelques moues, quelques haussements d'épaules légers. Incertitude, ou bien choix de se taire.

- Je ne peux évidemment que le suggérer, dit le cardinal, mais pourquoi ne pas les ramasser vous-mêmes, en nombre suffisant ? Vous auriez ainsi une main-d'oeuvre assurément robuste, docile et encore moins dispendieuse. La mortalité des Indiens s'en verrait ainsi compensée. Je suppose qu'en Afrique ça se trouve facilement ?

Leurs rois eux-mêmes les vendent, affirme alors le cavalier.

Le court silence qui suit est cette fois rompu par Sépulvéda :

- L'esclavage est une institution ancienne et salutaire, qui répond aux classifications de la nature et qui permet la préservation de la vie. Cela s'est maintes fois remarqué dans l'histoire. Les esclaves sont un réservoir de vie. Leur immense apport, constamment renouvelé, permet la sauvegarde de l'espèce humaine de catégorie supérieure, la seule qui compte aux yeux du Créateur. . Tous – sauf Las Casas et Ladrada – approuvent de la tête. Le phénomène naturel que vient d'évoquer le philosophe est bien connu. Il est ici indiscutable. Sauvons les meilleurs.

Sépulvéda demande alors :

- L'Église ne s'opposerait pas à ce type d'expéditions ?

- Pourquoi s'y opposerait-elle ? demande le prélat.

Il ajoute en se retournant vers le comte Pittaluga :

- Est-ce que la Couronne s'y oppose ? Bien au contraire. Quelle raison pourrait avoir l'Église ?

Sépulvéda n'a rien à répondre. Las Casas, à ce moment-là, intervient :

- Éminence, le roi jusqu'à maintenant n'a accordé que des autorisations particulières, non sans réticence et regret, pour subvenir au manque de bras. Si l'Église autorise officiellement cette opération, cela risque très rapidement de devenir un grand commerce. L'appétit de l'argent peut conduire à tous les abus.

Jean-Claude Carrière, *La Controverse de Valladolid* (1993), chapitre 15, pages 247-250.

Groupement de textes : la dénonciation de l'esclavage

Texte 1 : Jean-Baptiste COLBERT, *Code Noir, édit du roi sur les esclaves des îles de l'Amérique* (1685) (extraits)

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre : à tous, présents et à venir, salut.(...) Nous avons bien voulu faire examiner en notre présence les mémoires qui nous ont été envoyés par nos officiers de nos îles de l'Amérique (...) pour y maintenir la discipline de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, pour y régler ce qui concerne l'état et la qualité des esclaves dans nos dites îles (...)

Art. 2. Tous les esclaves, qui seront dans nos îles, seront baptisés et instruits dans la religion C. A. et R (...)

Art. 3. Interdisons tout exercice public, d'autre religion que celui de la religion C. A. et R (...)

Art. 6. Enjoignons à tous nos sujets (...) d'observer les jours de dimanche et fêtes (...) leur défendons de travailler, ni de faire travailler leurs esclaves aux dits jours (...)

Art. 12. Les enfants, qui naîtront des mariages entre les esclaves, seront esclaves, et appartiendront aux maîtres des femmes esclaves (...)

Art. 15. Défendons aux esclaves de porter aucune arme offensive, ni de gros bâtons, à peine de fouet (...)

Art. 16. Défendons pareillement aux esclaves appartenant à différents maîtres, de s'attrouper le jour ou la nuit, sous prétexte de noces ou autrement, soit chez l'un de leurs maîtres, ou ailleurs (...) à peine de punitions corporelles (...)

Art. 18. Défendons aux esclaves de vendre des cannes à sucre, pour quelque cause, et occasion que ce soit (...) à peine du fouet contre les esclaves (...)

Art. 22. Seront tenus les maîtres, de faire fournir, par chacune semaine, à leurs esclaves âgés de dix ans, et au dessus, pour leur nourriture, deux pots et demi (...) de farine de manioc, ou trois cassaves pesant chacune deux livres et demie, au moins (...)

Art. 25. Seront tenus les maîtres de fournir, à chaque esclave, par chacun an, deux habits de toile, ou quatre aunes de toile, au gré desdits maîtres.

Art. 28. Déclarons les esclaves ne pouvoir rien avoir qui ne soit à leurs maîtres (...)

Art. 33. L'esclave qui aura frappé son maître, ou la femme de son maître, sa maîtresse, ou le mari de sa maîtresse, ou leurs enfants, avec contusion, ou effusion de sang, sera puni de mort.

Art. 35. Les vols qualifiés, même ceux de chevaux, cavales, mulets, bœufs ou vaches, qui auront été faits par les esclaves ou par les affranchis, seront punis de peines afflictives, même de mort si le cas le requiert.

Art. 38. L'esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois, à compter du jour que son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées, et sera marqué d'une fleur de lys sur une épaule ; s'il récidive, un autre mois, à compter pareillement du jour de la dénonciation, il aura le jarret coupé, et il sera marqué d'une fleur de lys, sur l'autre épaule ; et la troisième fois, il sera puni de mort.

Donné à Versailles au mois de mars mil six cent quatre-vingt-cinq, et de notre règne le quarante deuxième.

Signé Louis. Et plus bas, Colbert. Le Tellier

Texte 2 : MONTESQUIEU, *De l'Esprit des Lois* (1748), « De l'esclavage des nègres »

De l'esclavage des Nègres

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font des eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une manière plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, était d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui chez des nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

Des petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains : car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié.

Texte 4 : Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, chapitre XIX (« Le Nègre de Surinam »)

Candide et Cacambo rencontrent un nègre au bord d'un chemin, il leur raconte sa misérable vie qui se résume à peu de choses. Ses malheurs sont dus à un commerçant blanc.

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais- tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? -- J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. -- Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? -- Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : " Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux, tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. " Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

La préface de l'auteur

La controverse de Valladolid est un événement historique, mais elle ne s'est pas déroulée comme je la raconte ici. Si elle opposa, avec beaucoup d'âpreté, le dominicain Las Casas et son adversaire Sepulveda, il n'est pas sûr qu'ils se rencontrèrent et débattirent en public. On sait qu'ils échangèrent des textes, lesquels furent discutés, que Las Casas parla longuement (au point de fatiguer son auditoire), et que la controverse futre prisel'ann éesuivante, en 1551. Les conclusions n'en furent jamais officiellement proclamées.

L'intervention du légat du pape, l'apparition des colons, des indiens, la concordance chronologique entre les décisions finales, tout cela je l'ai inventé, en essayant de rester près du vraisemblable, en tout cas du possible. Je n'ai eu pour intention que de soumettre un récit diffus à une dramaturgie, que de tendre et durcir l'action. La vérité que je recherche dans le récit n'est pas historique mais dramatique.

Mes libertés s'arrêtent là. Pour tout le reste, qui constitue évidemment l'essentiel — les épisodes de l'histoire et les arguments échangés —, j'ai suivi scrupuleusement tout ce que j'ai pu lire et apprendre. Je n'ai rien inventé dans les considérations théologiques, raciales et culturelles. J'ai même serré de près le vocabuaire.

S'il s'y rencontre, comme c'est probable, des erreurs ou des omissions, elles ne sont dues qu'à mon étourderie ou à mon ignorance. J'espère, en modifiant la lettre de l'histoire, en avoir préservé l'esprit, et retrouvé peut-être le sentiment.

Le dénouement dans la version romanesque (1993) et dans la version théâtrale (2003) de *La Controverse de Valladolid*

Dernier coup de claquoir. Le cardinal descend de l'estrade, accompagné de ses assesseurs, et traverse la salle. Tous s'inclinent sur son passage. Il salue à droite et à gauche, de petits mouvements de tête. Il est vaguement souriant. Son rôle obscur vient de se terminer.

Quand il est sorti, les autres se forment en petits groupes qui commencent à bavarder, en se dirigeant vers la porte ouverte. On fait sortir les Indiens. Le franciscain leur dit quelques mots en nahuatl. Que vont-ils devenir ? Personne ne le sait.

Sépulvéda achève de ranger ses documents. Il incline sa tête en direction de Las Casas, saluant ainsi son adversaire victorieux. Mais le dominicain ne semble guère fier de sa victoire. Lui aussi, aidé par le vieux Ladrada, il range ses livres et ses papiers, qu'il laisse sur la table. Assez désemparé - aurait-il dû protester plus fort et plus longtemps ? - il se dirige à son tour vers la porte.

Il rencontre au passage le comte Pittaluga, qui lui cède le pas.

La grande salle se vide assez rapidement.

Bientôt, il ne reste que le jeune moine qui tient le claquoir, près de la porte. Il attend que tout le monde se soit retiré.

Quand il est seul, il va pour sortir lui aussi lorsqu'il entend un bruit. Il s'arrête sur le seuil et regarde.

L'ouvrier africain vient de rentrer dans la salle par une autre porte. Il tient un balai à la main. Les épaules courbées, le regard vers le sol, il s'approche du centre de la pièce et commence à balayer les débris du serpent à plumes.

On entend le bruit du balai. Une cloche se met à sonner, quelque part dans le monastère.

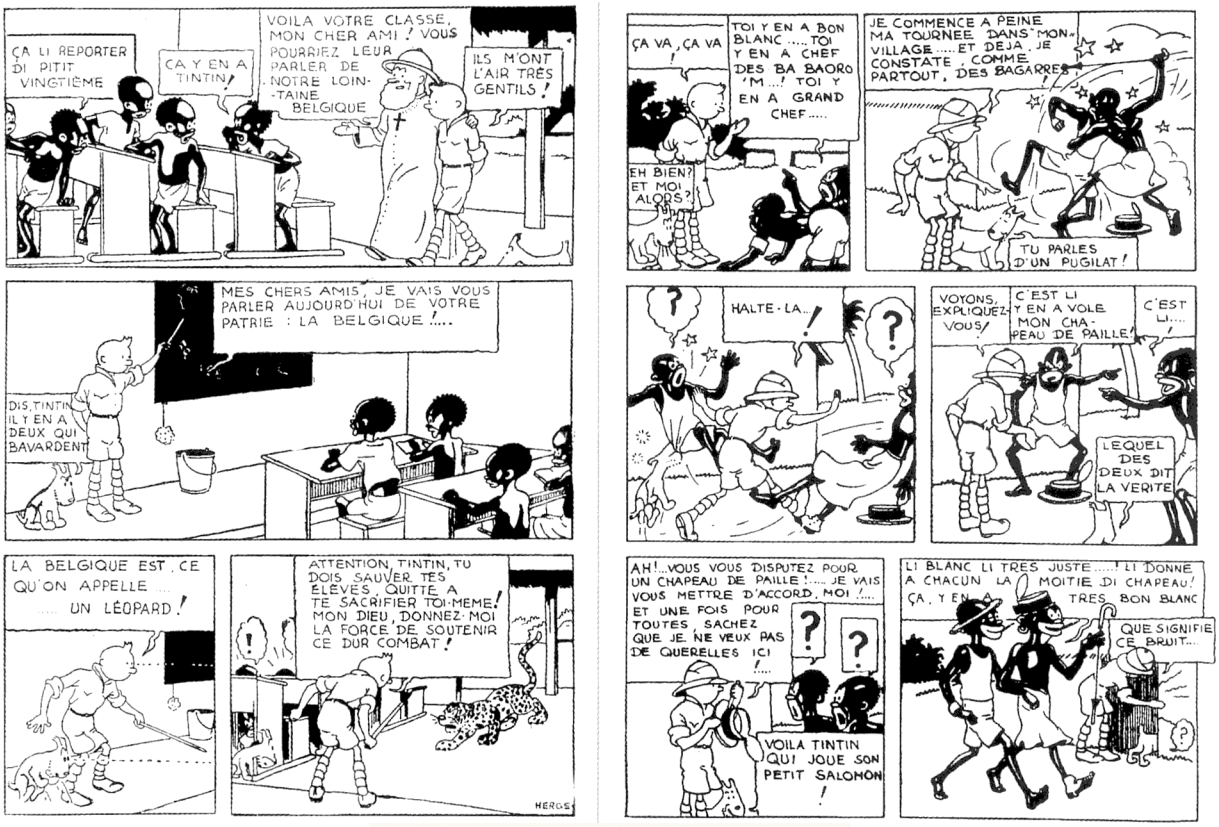
Personne n'a suivi la controverse avec plus d'attention que le jeune moine. Tout ce qui s'est dit l'a étonné, l'a effrayé, l'a souvent troublé. Et pour finir il reste là, sur le pas de la grande porte, le claquoir à la main. Il regarde l'Africain silencieux, qui balaie lentement les débris de l'idole.

La Controverse de Valladolid (1993)

Une cloche sonne.
Le légat sort le premier, accompagné du supérieur.
Le colon les suit.
Sépulvéda et Las Casas rassemblnt leurs documents. Avant de sortir, ils s'adressent un dernier regard.
Las casa va pour sortir le dernier, quand son attention est attirée par un bruit. C'est le serviteur noir qui se met au travail pour nettoyer la pice, ramasser les papiers, les débris de la sculpture.
La cloche s'arrête.
Las casas s'immobilise et regarde le serviteur.

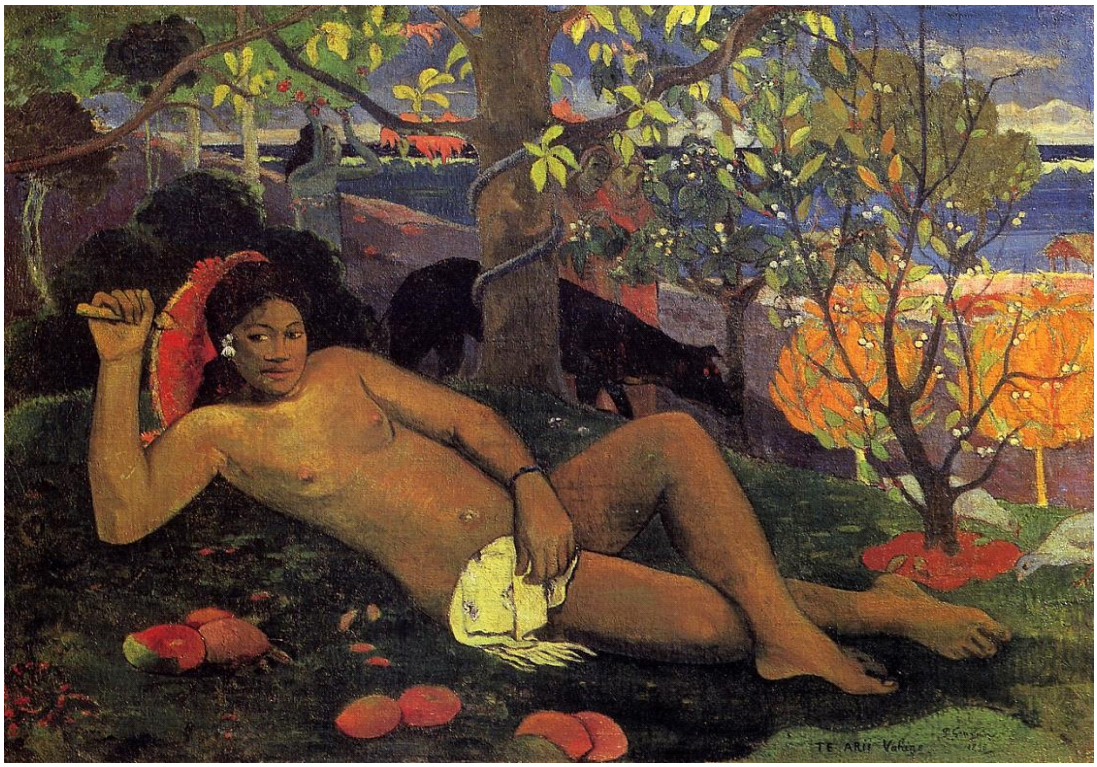
La Controverse de Valladolid (2003)

Une planche controversée de *Tintin au Congo* (1930-1931) d'Hergé


ÇA LI REPORTER DI PITIT VINGTIÈME
ÇA Y EN A TINTIN!
VOILA VOTRE CLASSE, MON CHER AMI ! VOUS POURRIEZ LEUR PARLER DE NOTRE LOINTAINE BELGIQUE
ILS M'ONT L'AIR TRÈS GENTILS !
ÇA VA, ÇA VA
TOI Y EN A BON BLANC ..... TOI Y EN A CHEF DES BA BAORO 'M ...! TOI Y EN A GRAND CHEF .....
EH BIEN? ET MOI ALORS?
JE COMMENCE A PEINE MA TOURNEE DANS MON VILLAGE .... ET DEJA, JE CONSTATE, COMME PARTOUT, DES BAGARRES !
TU PARLES D'UN PUGILAT!
MES CHERS AMIS, JE VAIS VOUS PARLER AUJOURD'HUI DE VOTRE PATRIE : LA BELGIQUE !....
DIS, TINTIN, IL Y EN A DEUX QUI BAVARDENT
HALTE-LA...!
VOYONS, EXPLIQUEZ-VOUS!
C'EST LI Y EN A VOLE MON CHAPEAU DE PAILLE!
C'EST LI....
LEQUEL DES DEUX DIT LA VERITE
LA BELGIQUE EST CE QU'ON APPELLE ..... UN LÉOPARD!
ATTENTION, TINTIN, TU DOIS SAUVER TES ÉLÈVES, QUITTE A TE SACRIFIER TOI-MEME! MON DIEU, DONNEZ-MOI LA FORCE DE SOUTENIR CE DUR COMBAT!
HERGE
AH!...VOUS VOUS DISPUTEZ POUR UN CHAPEAU DE PAILLE!.... JE VAIS VOUS METTRE D'ACCORD, MOI !.... ET UNE FOIS POUR TOUTES, SACHEZ QUE JE NE VEUX PAS DE QUERELLES ICI !...
VOILA TINTIN QUI JOUE SON PETIT SALOMON !
LI BLANC LI TRES JUSTE.....! LI DONNE A CHACUN LA MOITIE DI CHAPEAU! ÇA, Y EN TRES BON BLANC
QUE SIGNIFIE CE BRUIT...

Nous voici arrivés à la Mission...
Voilà l'hôpital...Et là-bas, à droite, la ferme-école...
Voici la salle d'école... Là, au centre, c'est notre chapelle...Lorsque nous nous sommes installés ici, il y a un an, c'était la brousse...
Quels as, ces missionnaires!...
Mon Père, ça y en a Père Sébastien li malade... Li y en a pas pouvoir nous donner notre leçon de calcul...
C'est vraiment ennuyeux... Je dois faire ma visite à l'hôpital... Et les autres Pères sont absents... Que faire?...
Je pourrais peut-être, si vous le désirez, donner ce cours moi-même à mon Père?...
Vous?... Au fait, pour quoi pas!...Oh! que je vous remercie!...
Tintin, professeur!...
Ça Tintin, li petit reporter!...
Ça y en a Tintin!...
Voilà vos élèves, mon cher ami. J'espère que vous en serez content...
J'en suis sûr. Ils ont tous l'air très gentil...
Mes chers amis, je vous présente Tintin, le célèbre reporter, qui a bien voulu, en l'absence du Père Sébastien, vous donner votre leçon de calcul...
Tintin, il y en a deux qui bavardent, là-bas...
2+2
Nous allons commencer, si vous le voulez bien, par quelques additions. Qui peut me dire combien font deux plus deux?... Personne?... Voyons, deux plus deux?... Deux plus deux égalent?...
Allons, qui peut me répondre?...Deux plus deux font?... font?...Un léopard!!!

Paul Gauguin, *Te Arii Vahine* et *La Sœur de Charité*



Paul Gauguin, *Te Arii Vahine (La femme aux mangues)*, 1896, Huile sur toile, 97 × 130 cm, Musée Pouchkine, Moscou

Paul Gauguin, *La Sœur de Charité*, 1902, Huile sur toile, 65 × 76 cm, McNay Art Museum, Texas